

Jean Baudrillard

 [https://t.me/livres\\_2020](https://t.me/livres_2020)

# D'un fragment l'autre

Entretiens avec  
François L'Yvonnet



*biblio*  *essais*

**Jean Baudrillard**

**D'UN FRAGMENT L'AUTRE**

Entretiens avec François L'Yvonnet

Itinéraires du savoir

Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 2001 22, rue Huyghens,  
75014 Paris

*« Cette nuit, j'ai rêvé de la réalité, quel soulagement  
quand je me suis réveillé ! »*

Stanislaw Lec

## 1.

### *Fragments intempestifs*

*En suivant le conseil de Nietzsche, nous pourrions faire résonner les concepts, au marteau, pour les juger à l'oreille... C'est peut-être une bonne méthode pour mener nos entretiens... Nietzsche dont les fulgurances ont accompagné votre adolescence...*

C'est un rapport à éclipses, si je puis dire, et même une immense éclipse... J'ai été très fervent de Nietzsche, je l'ai lu très tôt, dès la classe de philosophie, j'ai même eu la chance de l'avoir à l'écrit et à l'oral de l'agrégation d'allemand, ce qui m'a d'ailleurs perdu, le jury n'étant pas du tout d'accord avec ma lecture ; Nietzsche s'est vengé, à moins qu'il m'ait fait une faveur en me barrant le chemin du concours... Après, j'ai totalement cessé de le lire, je l'avais dans une sorte de mémoire quasi viscérale, mais je n'en ai retenu que ce que j'ai bien voulu retenir. Il m'est arrivé de me souvenir de tel ou tel aspect de sa pensée, ou de les voir surgir à la manière d'une mémoire en quelque sorte aphoristique. L'éclipse a été longue, mais j'étais déjà sur l'écliptique... En somme, Nietzsche n'a jamais été à proprement parler une référence, seulement une mémoire infuse...

*Il fut un temps, pourtant, où il était une référence obligée, de Michel Foucault à Gilles Deleuze en passant par Jean-François Lyotard et autres Philippe Sollers. Chacun avait son petit Nietzsche portatif, dont on débattait à l'envi dans les décades à la mode !*

Les débats autour de Nietzsche m'ont laissé totalement indifférent. En revanche, je suis repris maintenant par l'idée de le lire de nouveau en allemand... Au bout d'un cycle, on retrouve sinon le point de départ, du moins quelque chose d'inaugural, qui peut être très

fort ! Mais je n'aime pas être indexé, fût-ce sur les plus belles œuvres... Je ne dis pas que quelque chose ait changé, Nietzsche est inscrit en moi sur le mode de l'« *unzeitgemass* », comme il dit lui-même, de *l'intempestif*..

Le point de départ, quand j'ai commencé à écrire, a tout de même été une certaine actualité... J'avais un peu oublié la fulgurance nietzschéenne, pour entrer plus directement dans du politique, dans du sémio-sociologique...

*En vous parlant de Nietzsche, je pensais en particulier à la méthode généalogique qui permet de débusquer ce qui se cache derrière les idées, d'apercevoir leur véritable fondement...*

C'est ce que j'ai pratiqué, mais avec pour matériaux ce qui venait de la mondanité. Il n'y a pas d'autres modes de penser que celui-là, me semble-t-il. En ce sens, Nietzsche est vraiment un penseur unique, je n'en vois pas d'autre... Mais ma culture philosophique est fragile, en particulier pour les philosophes classiques : Kant, Hegel... ou même Heidegger, que j'ai lu certes, mais pas en allemand, et par fragments. Peut-être n'étudie-t-on jamais sérieusement qu'un philosophe, comme on n'a qu'un seul parrain, comme on n'a qu'une seule idée dans sa vie. Nietzsche est donc l'auteur à la grande ombre duquel j'ai évolué, mais sans le vouloir, et sans même véritablement le savoir. Il m'est tout de même arrivé de le citer, mais assez rarement. Et je n'ai même jamais pensé à le mettre en œuvre, à le rajuster à des fins personnelles. Si je le retrouve maintenant, c'est sans doute parce que je reviens à la forme aphoristique, dans l'écriture ou dans la photo... Bien que les aphorismes nietzschéens aient souvent une telle ampleur qu'ils sont peut-être autre chose que des aphorismes. En tout cas, on peut avoir un usage aphoristique de Nietzsche, et non pas philosophique ou idéologique...

*Ou politique, cela va de soi. Vous dites qu'on n'a jamais qu'une seule grande pensée dans sa vie... Voilà qui va à l'encontre d'une illusion tenace et très moderne, celle qui prétend mesurer une pensée à la nouveauté permanente de ses motifs ! Comme si, à travers les temps, les grandes philosophies ne s'étaient pas employées, d'abord, à tirer toutes les conséquences d'une seule, mais grande idée...*

Des idées, on peut en avoir des milliers, mais une pensée, c'est autre chose ! Je crois en effet qu'on n'en a jamais qu'une seule dans sa vie...

*La vôtre, quelle est-elle, celle qui vous habite depuis les commencements ?*

C'est une bonne, mais une fausse question. Il n'est pas possible de concevoir le point oméga à partir duquel on pourrait envisager cette constellation quand même très nébuleuse qu'est une pensée personnelle...

*Je pense, par exemple, à Clément Rosset<sup>[1]</sup> dont on peut dire que toute l'œuvre n'a jamais consisté qu'à affirmer la simplicité du réel, son idiotie, et qu'il n'a jamais fait qu'approfondir cette « intuition » de jeunesse... Il pourrait s'agir tout aussi bien de Descartes et de ses trois rêves qui lui révélèrent la fameuse méthode... Chaque fois des pensées assez matinales !*

L'obsession première dont j'ai le souvenir, c'est celle de l'objet, mais entendu en un sens un peu magique.

Derrière la critique des objets, du système des objets, de la société de consommation, il y avait la magie de l'objet, d'un objet rêvé celui-là. En tout cas une envie évidente de balayer toute la culture du sujet philosophique...

*On retrouve Nietzsche qui se gaussait du sujet, le « je » qui n'est jamais qu'une fiction grammaticale. « Autrefois, on croyait à l'âme comme on croyait à la grammaire »..*

Il y a Nietzsche, certes, mais aussi une autre racine : la Pataphysique. Le commerce que j'ai eu avec la Pataphysique, je le dois d'abord à mon professeur de philosophie, Emmanuel P., qui plus tard animera le Collège de Pataphysique...

*Vous étiez élève au lycée de Reims, terre natale du « Grand Jeu » : René Daumal, Roger Gilbert-Lecomte, Roger Vaillant et leur projet commun « de faire désespérer les hommes d'eux-mêmes et de la société »...*

P. nous en avait parlé, mais je n'ai découvert le « Grand Jeu » que plus tard. C'est un courant de pensée que je reconnais bien, avec lequel je me sens une affinité certaine, et j'avoue même que le fait qu'une aventure intellectuelle de cette nature se soit passée dans ma ville natale, Reims – dont pourtant je ne suis pas particulièrement nostalgique... – me procure un certain plaisir. Pour revenir à la Pataphysique, elle a été pour moi, surtout au départ, une sorte de balayage assez féroce...

*Qu'a-t-elle balayé aussi féroce ?*

J'étais un très bon élève au lycée, j'avais en particulier une mémoire étonnante... Et, à un moment donné, m'est venu le repentir de tout cela, mon moment juvénile rimbaldien... Faire le *sacrificio del intelletto*, telle fut l'incidence pataphysique sur mon existence... La chose se serait peut-être produite par d'autres voies, mais il faut reconnaître que l'acide pataphysique, le détersif pataphysique a été très virulent... Il y a eu d'emblée chez moi, une sorte de contre-transfert culturel très fort...

L'idée de repartir de zéro, de déblayer tout ce que j'avais accumulé. J'avais réalisé, au cours de ma scolarité dans le secondaire, une accumulation primitive assez considérable, qui m'a d'ailleurs cyniquement servi en Faculté, où sans travailler le moins du monde, j'ai pu aisément passer mes examens... La rupture s'est donc faite là ! Mes premiers textes ne seront pas des essais,

mais des textes difficilement classables, des textes poétiques, si l'on peut dire, qui ont été rassemblés dans *L'Ange de stuc...* Il y en a eu d'autres avant, mais qui ont été brûlés... Mon premier rapport au langage a été beaucoup plus viscéral ou poétique que conceptuel...

*Et vous y revenez d'une certaine manière...*

C'est vrai, je suis dans une conjoncture où j'ai envie, par exemple, de reprendre la traduction que j'avais faite de Hölderlin, de reprendre Nietzsche aussi, et même la Pataphysique qui resurgit dans un certain contexte d'analyse, au terme d'une théorisation de la réalité intégrale, de la réalisation du monde à travers toutes nos techniques et nos systèmes... Cette réalité intégrale, une fois effectuée, est l'accomplissement ubuesque par excellence ! La Pataphysique est à la limite la seule réponse à ce phénomène, à la fois dans sa confusion totale – elle n'est pas critique, ni transcendante, elle est la tautologie parfaite de cette réalité intégrale, elle est la science des sciences – et en même temps elle en est la monstruosité. La Pataphysique est à la fois une science des solutions imaginaires et un mythe des solutions imaginaires. Elle est la solution imaginaire à cette espèce de solution finale que constituerait l'état actuel des choses.

Si retour il y a vers la Pataphysique, ce n'est pas en termes d'argumentation ou de solution, mais un retour lui-même imaginaire, une sorte d'horizon singulier. Mais, je n'ai pas envie d'argumenter là-dessus, ce serait complètement paradoxal puisqu'il n'y a pas à donner à cette aventure un statut philosophique ou métaphysique ! La Pataphysique reste un jeu et en même temps un ferment violent. J'ai eu l'occasion de m'en expliquer dans un texte consacré à Artaud et à la Pataphysique, dans un style poético-métaphorique, j'avais une vingtaine d'années et j'étais partagé entre les deux.

J'opposais le théâtre de la cruauté, de la cruauté saignante, sauvage, crue, et la pataphysique qui est exactement l'inverse : pour elle il n'y a aucune scène primitive, rien qui soit à l'état brut et cruel, tout est déjà une fantasmagorie virtuelle... Ce texte était directement adressé à Emmanuel P., dont Henri Thomas a écrit l'histoire dans son roman *La Saison volée*, allusion au livre de Rimbaud, dont P. avait une édition originale.

Au fond, la pataphysique a été pour moi une sorte de parenthèse ésotérique... Mais finalement, au vu de cette réalité intégrale, de cette espèce d'intégrisme de la réalité, du réel et du rationnel, nous sommes dans une situation sans le savoir entièrement pataphysique !

*Ubuesque malgré soi !*

Mais il faut éviter tout collage, et garder à la Pataphysique son aura funambulesque, la conserver comme hypothèse radicale extérieure... Elle reste précieuse pour décrire ce monde plein, archiplein, saturé comme le roi Ubu, qui est l'image de la cruauté surfaite et satisfaite d'elle-même, ce qui correspond assez bien à notre environnement !

*Ubu, qui lorsqu'il s'ennuie décide de faire la guerre !*

Et qui enferme sa conscience dans la valise... Mais la Pataphysique n'est pas non plus pour moi une référence, il faut que les choses se perdent ! Qu'il s'agisse de Nietzsche, de Hölderlin, de la Pataphysique ou d'autre chose, il faut que ces pensées s'anagrammatisent dans ce qu'on fait. C'est-à-dire qu'on perde de vue le concept ou la définition, qui ne doivent subsister qu'à l'état anagrammatique... Tout cela doit disparaître, se disperser, comme l'anagramme du nom de Dieu dans le poème...

*On pense à Borges et à ses belles pages sur la Kabbale<sup>[2]</sup>, dont il dit qu'elle n'est pas qu'un objet de musée, mais une métaphore de la pensée...*

Borges qui a fait partie de ma nomenclature imaginaire, de mon bestiaire idéal – si on veut se livrer à ce jeu de l'esprit –, aux côtés de Walter Benjamin, de Roland Barthes... Que des « B », d'ailleurs, puisque s'y trouve aussi Baudelaire...

*Une filière est toujours construite a posteriori, pour converger vers celui qui la revendique... Elle n'existe pas en soi, mais seulement par destination ! Il faut être capable de l'assumer sans le secours de la téléologie...*

En effet, c'est toujours une sorte de rétrospective idéale. Il faudrait ajouter Rimbaud ou Artaud... C'est cette veine poétique qui fut d'abord la mienne.

*La notion de cruauté – la recherche des contradictions destructrices par le recours systématique à la dissonance – telle qu'Antonin Artaud en développe abondamment les motifs, est-elle encore opératoire ?*

Artaud rêve d'éliminer la représentation qui fait obstacle au corps, au corps dans sa cruauté. Le corps est là, même s'il n'est pas facile à vivre, il est l'acteur de sa propre dramaturgie. Il s'agissait de trouver un théâtre à la mesure de cela, mais je crois qu'aucun théâtre, à commencer par le sien, ne correspond véritablement à ce dont il rêvait... Ce n'est pas en accumulant de la violence et de l'inceste qu'on l'atteint ! Peut-on encore penser en termes de cruauté, de sang opposé au sens ? Un tel écorchement est-il encore possible ? Artaud reste d'une singularité difficilement comparable, le prolonger ou le répéter est vain, même si cela correspond à la dénudation d'un certain univers...

*Demeure tout de même une volonté de subversion généralisée des soubassements de la métaphysique...*

Pour Artaud, il y a tout de même un corps, le méandre du corps, y compris le sexe qui est une sorte de harcèlement total. Il y a la volonté d'éliminer tout cela pour trouver on ne sait quelle matière... Il y a le rêve d'un socle, d'une atrocité, d'une férocité, d'une sauvagerie

dont on a tous plus ou moins rêvé... Mais, aujourd'hui, on peut rêver d'une alternative radicale, celle du mal, qui ne soit pas du côté d'une violence venue du corps, mais d'une violence plus métaphysique, celle de l'illusion, par exemple. D'une certaine façon, Artaud était aussi dans l'illusion, la cruauté est bien une illusion, et le monde est cruel parce qu'il est illusion. Mais j'ai du mal à relier cette expérience de la cruauté au monde d'aujourd'hui...

Artaud et la Pataphysique – et je tenais autant à l'un qu'à l'autre – me semblent inconciliables. Le monde pataphysique est beaucoup plus désespéré que celui d'Artaud, qui accroche l'imagination, qui a une langue... Un langage qui est peut-être celui de la folie, une glossolalie, mais la cruauté est dite, tout de même, et ce n'est pas rien. Il y a l'ultime possibilité, sinon d'une représentation, du moins d'une dramaturgie symbolique. On retrouve cela chez le photographe espagnol Nebreda qui joue de son corps, de sa mort, mais qui a toujours l'ultime ressource de le dire, de le produire comme éructation. Il y a un acte – non linguistique ici – un *acting out*, aux confins d'une situation impossible. Nebreda s'est séquestré pendant vingt ans, il a procédé sur son corps à des opérations sacrificielles, mais il s'est photographié avec un art consommé, une virtuosité totale...

Artaud est aussi l'occasion de poser une question essentielle : que peut-on faire des singularités irréductibles ? Tout ce que nous sommes en train de dire, c'est du discours sensé. De ceux qui en sont à la fois agis et acteurs, on ne peut rien faire d'une certaine façon, on ne peut pas en tirer de leçons, ni analyser le reste du monde à travers leur expérience... Il faudrait que chacun ait une singularité inexorable, mais tout le monde n'a pas la chance d'être fou, ou comme Andy Warhol d'être une machine.

*Y a-t-il encore place pour des singularités ?*

On peut l'espérer... Les seules qu'on voit surgir – qu'elles soient politiques ou autres – sont en grande partie réactionnelles ou abréactionnelles. Du côté de l'art, on a du mal à voir ce qui serait une alternative, on a l'impression que toute la production fait partie du même monde... Pour la Pataphysique, il n'y a plus de singularité, la grande Gidouille n'est plus une singularité, c'est une ventriloquie transcendante, comme disait Lichtenberg. On est tous des Palotins, dans un univers gazeux d'où s'échappe le grand pet pataphysique... Artaud, c'est l'extrémité, l'extrême limite d'une métaphysique devenue cruelle, mais il y a encore l'ombre d'un espoir métaphysique, il y a une récrimination sauvage qui est de nature métaphysique, alors que la Pataphysique, comme son nom l'indique, a balayé cela. On ne va pas non plus en faire une instance ultime ; si elle est un aboutissement, c'est seulement au sens où elle est une abolition, il n'y a pas d'illusion là-dedans, mais un illusionnisme pur, un point c'est tout. Comme pensée hypercritique ou ultra-critique, beaucoup plus critique que la pensée critique, il n'y a pas mieux...

*Il y a peut-être encore une possibilité de faire brèche...*

Peut-être, en effet, retrouver à la fois une illusion radicale et cruelle qui serait à l'image du monde tel qu'il est. L'illusion du monde existe si on sait la voir, elle n'est pas forcément violente, elle est autre chose, c'est un univers parallèle. La vie elle-même est un univers parallèle : « La vie, c'est ce qui nous arrive le temps qu'on fait autre chose. » Dans un univers totalisé, centré, concentrique, il n'y a plus que des possibilités excentriques. Partout s'instituent des processus parallèles, des sociétés parallèles, des marchés parallèles. L'intégration produit nécessairement des zones excentriques, pour le meilleur et pour le pire.

*Dans la singularité, on retrouve aussi l'excès...*

En effet. C'est un autre aspect de ce que j'ai appelé la transpiration du mal. Le monde, tel qu'il est dans sa cruauté, c'est le mal. Si on tente de le résorber, de le réduire, il se produira des métastases, des excroissances, comme celles dont on parle... C'est ce qui m'intéresse le plus, actuellement, les univers parallèles... Même si je suis incapable de suivre tous les développements de la microphysique, il y est dit des choses très intéressantes sur les univers parallèles. Mais ce n'est pas la peine de chercher dans la physique, tout est là !

\*

*Si vous n'avez pas lu, ou peu lu les grands philosophes, du moins avez-vous fait votre miel de la littérature, et pas seulement française, fut-elle « sauvage »...*

C'est vrai, beaucoup de romans, comme ceux de Faulkner, Dostoïevski, Stendhal, et plus tard beaucoup de romanciers américains...

*Et Céline ?*

Oui, mais c'est une exception, c'est une œuvre tellement déflagrante et inimitable. Tous ceux qui ont voulu s'y engouffrer s'y sont abîmés... À partir du moment où je suis entré en théorie, en analyse si on peut dire, l'autre filière est entrée en jeu, celle de Nietzsche et de Hölderlin ! Tout cela est très difficile à reconstituer... Plus récemment, mes lectures sont plus romanesques, Vladimir Nabokov, Saul Bellow, Guido Ceronetti... Cela ne se réfère plus à l'histoire des idées... Que dire de plus ? Pour aller en profondeur, il faudrait s'appliquer à rechercher ses propres traces, mais comme j'ai tout fait pour les effacer, cela devient difficile de les exhumer pour moi aussi... En tout cas, ce n'est pas un parcours évolutif ; je ne crois pas que ce soit jamais le cas pour la culture en général, chaque moment a une singularité incomparable... Il n'y a pas d'accumulation, donc pas véritablement d'évolution, aucune finalité globale... Avec

en plus cette obsession, qui est presque une perversion, d'oublier, d'effacer, d'éliminer les choses, celles qui me sont les plus intimes.

Ainsi je me sentais une grande affinité avec Roland Barthes, justement dans la mesure où il témoignait d'une volonté d'entourer ce qu'il disait d'une protection extraordinaire, tel qu'on ne pouvait s'en approcher que dans une sorte de considération, de contemplation, et pas du tout d'affiliation. Me sentant tellement proche, j'ai pris une distance défensive. En tout cas, une chose est certaine : on ne peut pas inscrire ces filières dans une histoire continue et cumulative.

*Surtout ne pas chercher à se situer dans une histoire des idées cohérente et vectorisée, avec des influences déterminantes, des paternités, des filiations impeccables...*

Surtout pas, il y a même de ma part un parti pris contre ce genre de dérive référentielle...

\*

*Toute pensée s'appuie sur d'autres pensées... Comment faire autrement ? Mais chez vous le système des références a un mode de fonctionnement assez particulier, en tout cas non universitaire, il suffit de lire vos livres ; les notes infra-paginales – qui font le sérieux des publications doctes – en sont quasiment absentes !*

Il y en a peu, en effet... J'ai pris le parti de les oublier ! Ce qui donne beaucoup de mal aux traducteurs... Ce n'est pas coquetterie de ma part ! Même si quelque chose vient de loin, il faut que ce soit comme si je l'avais inventé moi-même...

*Je crois que c'est Oscar Wilde qui disait qu'un homme qui a un peu de culture cite toujours imparfaitement...*

J'ai même donné des citations complètement imaginaires...

*Voilà qui est encore très borgésien !*

La plus drôle étant celle qui se trouve en exergue d'un chapitre de *Simulacre et Simulation*, faussement tirée de l'Ecclésiaste : « Le simulacre n'est jamais ce qui cache la vérité – c'est la vérité qui cache qu'il n'y en a pas. Le simulacre est vrai. » Personne n'a levé le lièvre ! À part une lectrice suisse qui, ayant beaucoup aimé cette citation, est allée la chercher dans la Bible, sans la trouver bien sûr ! Elle m'a écrit en désespoir de cause, pour que je lui vienne en aide !

*Les gens sont persuadés que la Bible est inépuisable, et qu'on peut donc tout y trouver ! Tout et le contraire de tout...*

D'une certaine façon, c'est vrai ! Mais dans le cas présent, les concepts n'étaient pas très bibliques ! Mon parti pris est préférentiel si l'on veut, non référentiel... Je refuse les scénarios de recherche universitaire. Je ne me suis jamais vraiment posé la question – au fond assez complexe – du statut de la référence, comme ont dû le faire ceux qui en usent, parfois même brillamment. Jacques Derrida, par exemple, doit bien avoir une petite idée de ce que représente l'usage de la référence, de ce que peut signifier le fait d'écrire toujours des livres sur des livres... C'est probable, d'ailleurs, mais le prendre en compte, en user – voire même en abuser – m'est étranger.

*Dans le cas de Derrida, il y a toute la tradition de l'herméneutique juive et phénoménologique... Il soutient bien que l'écriture – l'archi-écriture qui englobe le tout du langage – est première par rapport à la parole ! La référence écrite est donc originaire !*

Se passer de références est sans doute impossible. Mais elles doivent retourner dans le secret. Le centre de gravité est dans ce que nous faisons, l'essentiel doit sortir de là, c'est tout ; et éventuellement, pourquoi pas, réinventer des choses toutes simples que l'on aurait pu trouver ailleurs...

*Je pense à ce qui était assez subversif chez les situationnistes, cette invitation à être pillé ou à piller, un refus de toute appropriation, fût-elle intellectuelle ! Toute pensée, dès lors qu'elle est publique, appartient légitimement à celui qui en fait usage.*

Sur ce point, tous les droits de propriété sont infondés... On peut même, à la limite, adopter le point de vue cynique : quelque chose qui peut vous être volé ne vous appartient pas vraiment en propre... À chacun d'avoir des idées propres, une forme surtout, car des idées peuvent être pillées, leur contenu transfusé n'importe où ! La forme, c'est autre chose, à chacun d'avoir une forme originale...

*Le style, à la manière dont en parle Gilles-Gaston Granger, qui n'est pas simplement une modalité d'expression, mais une tonalité de pensée... Ou bien encore, tel que l'évoque Gombrowicz, une posture de l'esprit faite de brèves illuminations non thématiques...*

C'est incomparable et inimitable, et même d'une certaine façon inaliénable... Pour le reste, que les choses circulent ! Il m'est arrivé de prendre des idées, ici ou là, lorsqu'elles collaient exactement avec ce que je pensais, et qu'elles étaient mieux dites que je ne l'aurais fait. Comme il m'est arrivé aussi de me faire piller, sans la moindre réaction d'autodéfense. La preuve, si elle doit être faite, le sera ailleurs... Certes, il peut y avoir des cas d'impostures... Bien que cette question de l'imposture mériterait elle-même d'être étudiée d'un peu près... Si on vit dans la perspective de la vérité, d'un discours de vérité, tout ce qui est emprunté, pillé, etc., est contestable, condamnable, et relève donc de l'imposture ; si on n'est pas dans ce type de discours, les choses sont autres. Il peut y avoir des usages paradoxaux et ironiques du matériel d'autrui, comme du matériel mondain, sans contrevenir à quelques grands principes... Je n'ai jamais fait beaucoup de différence entre les situations, les événements, les textes...

*Il est vrai aussi qu'on ne se reconnaît guère dans les citations de ses propres textes faites par d'autres !*

Voilà peut-être la véritable imposture de la citation... J'ai remarqué que les critiques choisissaient très souvent les citations qui désavantagent l'auteur, celles qui sont l'expression la plus banale de leur discours, pour ensuite recycler ce discours à leur avantage... C'est une bonne stratégie journalistique... La citation n'est jamais innocente, elle peut être une arme, la référence aussi d'ailleurs, si elle fonctionne comme citation, car il n'y a pas de référent originel. Tout est dans la stratégie, au fond... Moi, qui suis plutôt un moraliste, je préfère remettre les choses à zéro, et dire que ce que je ferai je le ferai seul. Il y a une dimension peut-être caractérielle, dans cette affaire ! Ce que je peux faire, je le ferai le mieux possible, mais seul... Peut-être est-ce un fantasme ou un complexe d'enfant solitaire...

M'est chère, en tout cas, l'idée de fonctionner seul. En toute connaissance de cause, s'entend, ce qui ne veut pas dire se soustraire, mais ne pas s'exposer à toutes sortes d'influences vagues, pas plus qu'aux formes aléatoires de l'actualité... S'exposer à des maîtres, oui, ou à ce qui est de l'ordre de la maîtrise, mais sans influence directe... Cette voie plus mystérieuse, plus insaisissable, plus énigmatique, est celle que j'ai suivie...

Le problème, c'est que malgré soi, se crée un complexe auto-référentiel. À mesure que l'on écrit, se constitue forcément une sorte d'auto-héritage, d'autogestion, de filière personnelle... Ou alors, il faudrait avoir une stratégie de l'aphorisme, au sens propre du mot, qui signifie séparer, isoler du reste, excepter – être chaque fois dans l'exception.

## 2.

### **Fragments « militants »**

*Vous apparaissez effectivement comme étant assez solitaire... Si vous avez traversé divers courants de pensée, approché des groupes, vous ne vous êtes jamais affilié à l'un d'entre eux, fût-ce à l'internationale situationniste...*

J'ai parlé des situationnistes, mais jamais au niveau de l'écriture ou de l'analyse, plutôt dans l'exposé, par exemple lors de mes cours à Nanterre. Comment pouvait-on ne pas en parler ? Et puis, nous étions très proches, même s'il n'y a jamais eu avec leurs leaders de rapports personnels directs. J'ai un peu connu Raoul Vaneigem, mais je n'ai jamais rencontré Guy Debord...

*Une solitude qui vous a valu des remarques peu amènes de la part de l'I.S. Dans la revue du groupe, vous avez même fait l'objet de quelques règlements de compte assortis de noms d'oiseau, aux côtés d'Henri Lefebvre. Sans doute vous faisait-on payer votre marginalité... Il faut dire que les situationnistes avaient un fonctionnement référentiel assez curieux...*

Leurs règlements de compte visaient surtout Henri Lefebvre, et il y avait sans doute des enjeux réels... Après le Père, on s'en est pris aux faux fils dont j'étais, ils m'ont stigmatisé comme étant le maoïste de service, tout cela parce que, avec Félix Guattari et quelques autres, nous avions fondé, je le dis de mémoire, l'Association populaire franco-chinoise, avec un journal...

*À quelle époque était-ce ?*

Celle de la Révolution culturelle, au début des années 60... Félix était lié à une librairie très engagée installée du côté de la Mosquée, et nous sommes devenus assez

amis... C'est lui qui a eu l'idée de fonder cette association. Nous avons publié un journal, dont le titre m'échappe, il n'y a eu que deux ou trois numéros, pas plus, car les Chinois ne nous ont jamais reconnus... L'un d'entre-nous est même allé à Alger pour rencontrer Chou En-Lai, mais il n'a rien voulu savoir, les Chinois préféraient une association bien conforme, licite et de droite, à un groupuscule gauchiste incontrôlable ! D'autres sont allés à Genève, toujours pour rencontrer des responsables de la République populaire, sans plus de succès... Aux Horticulteurs, nous avons organisé une grande séance qui s'est terminée violemment, les gros bras de l'O.A.S. étant intervenus pour l'interrompre *manu militari*... N'étant pas marqué idéologiquement, n'appartenant à aucune organisation politique, j'étais bon pour diriger un journal comme celui-là ! Je servais un peu de paravent... L'aventure n'est pas allée plus loin, le journal a disparu. J'en garde un bon souvenir, bien que ce fût une sorte d'avortement historique... C'est une belle histoire des années sauvages !

*Ce fut votre ultime épisode militant ?*

Militant, c'est beaucoup dire. Je n'ai jamais été militant de quoi que ce soit...

*Chez Henri Lefebvre, vous intéressait moins le communiste qui en était revenu, le témoin des conflits idéologiques du passé, que le théoricien de la vie quotidienne...*

C'est bien sûr la critique de la vie quotidienne qui m'intéressait. Je ne m'en suis jamais vraiment inspiré... Je trouvais que ce qu'il faisait était assez libertin, léger, écrit avec esprit, mais cela me paraissait appartenir déjà à une autre époque, encore fermée à la psychanalyse, à la sémiologie... Il ne voulait rien entendre de tout cela, le structuralisme était son ennemi numéro un. Ce que je faisais, par ailleurs, ne collait plus tout à fait avec son propre travail, mais nous sommes restés très amis. Quand je suis arrivé à la fac de Nanterre, en 1966-1967,

Lefebvre venait de rompre avec les situationnistes, à l'occasion du fameux congrès de Strasbourg...

*Rappelons de quoi il s'agit : en 1965, Debord rompt avec Lefebvre, qu'il juge trop abstrait, trop philosophique, en prétextant que son livre La Proclamation de la Commune (1965) est un plagiat d'un tract situationniste.*

Avec les situationnistes, il y avait des points sur lesquels nous étions idéologiquement en désaccord. Par exemple, les « Conseils », enfin tout le « conseilisme », cela nous paraissait déjà bien vieux. En revanche, leur radicalité m'intéressait, et tout le monde marchait avec leur idée de subjectivité radicale ! Après, c'est resté dans l'imaginaire, dans l'imagination politique... C'est en tout cas un phénomène qui a bien fait de disparaître, il ne pouvait que disparaître, et ceux qui reprochent aux situationnistes de n'avoir pas réussi leur font un faux procès, car le situationnisme n'était pas fait pour réussir ! Aujourd'hui, on en fait ressurgir le fantôme, avec Debord.

*Dans le situationnisme, il y a à la fois une pensée novatrice et ludique et en même temps une rhétorique incroyablement classique, avec des exposés théoriques pesants, d'un sérieux papal, doté d'un appareil conceptuel tout droit sorti de la philosophie allemande, qui les fascinent... On reste dans la dissertation... Votre manière propre de penser et d'écrire est en rupture franche avec tout cela...*

Il y avait chez eux une très grande force de conviction et la volonté d'être clair. C'est la dernière forme d'apparition d'un phénomène de ce genre, d'avant-garde, bien que le terme ne soit pas approprié, en tout cas « pointu ». C'était la fin d'une sorte d'idéalisme révolutionnaire, ayant emprunté des territoires nouveaux comme la vie quotidienne, la ville, etc. Toutes les superstructures marxistes ont été, grâce à eux, fortement ébranlées, même s'ils restaient encore attachés

à des manières de pensée anciennes. Tout cela a volé en éclat, après 1970, avec les histoires de désir, de révolution et de mixage des deux...

*Le freudo-marxisme...*

Certains ont vu là une radicalité extrême, or ce mixage sonnait la fin, et du désir et de la révolution. Le mélange des deux a abouti à les neutraliser l'un par l'autre. Nombreux sont ceux qui ont longtemps vécu sur cette idée. En ce qui concerne la question du désir, j'avais déjà des divergences marquées avec Jean-François Lyotard, et même avec Gilles Deleuze... en toute admiration pour leur machine, qui était très désirable, mais, de mon point de vue, guère opérante ! Toute une génération a vécu sur cette terrible ambiguïté, sur des choses qui avaient déjà en substance disparu.

*Qu'est-ce qui rend inconciliable le désir et la révolution ?*

Les dimensions politiques et libidinales perdent alors leur singularité, elles n'avaient de force que dans leur singularité, les mélanger était contrevenir à leur irréductibilité. C'était quand même un sacré détournement de Freud et de Marx...

*Qui a abouti à neutraliser la dimension subversive des pensées de l'un et de l'autre...*

Il y a eu une sorte d'effusion de l'un dans l'autre, avec une perte d'intensité totale, pour parler la langue alors en vogue... Il serait idiot rétrospectivement d'en faire une analyse péjorative. Tout le monde, à l'époque, s'est engouffré dans cette affaire, les meilleurs étaient là, mais avec le recul, il faut convenir que c'était un piège, qui d'ailleurs fonctionne encore un peu partout aujourd'hui... Comme la révolte des situationnistes, ces idées servent aujourd'hui de référence à la pensée, je ne dirais pas la plus pauvre, mais tout de même la plus convenue...

*Pensons à ceux qui se posent aujourd'hui comme les héritiers présomptifs des situationnistes, une véritable imposture testimoniale !*

N'en parlons pas.

*Pauvre Debord, qui bientôt fera son entrée dans les manuels scolaires ! N'est-il pas toujours un peu suspect pour un auteur de devenir aussi facilement un classique...*

On peut admirer la langue de Debord, mais c'est en faire un objet esthétique, ce qui n'était tout de même pas le cas. La forme est toujours importante, mais sa langue n'était pas un objet d'admiration en soi. La même chose s'est produite lorsqu'on a commencé à analyser les pensées de Freud et de Marx, sous des aspects idéologique, passionnel ou même quotidien, en parlant de leur bonne, et de je ne sais pas quoi encore. Sexualiser Marx et politiser Freud fut un mixage tout à fait trouble. Cette espèce de bol alimentaire, de patchwork est devenu la vulgate d'aujourd'hui. Parmi les critiques sensées de Debord, une des plus pertinentes fut celle de Régis Debray. Dans un article paru dans *Le Débat*, je crois, tout en réglant des comptes personnels, il disait des choses très justes sur l'aliénation, sur la séparation de l'homme avec lui-même... Il rappelait que nous n'étions plus du tout dans ce champ-là ; tout le contraire, c'est l'immersion totale, et non la séparation ou l'aliénation qui nous menacent.

*La langue des situationnistes porte la trace de l'idéalisme allemand : avec les notions d'aliénation, d'objectivation, de réification...*

Je garde du situationnisme un souvenir vraiment admirable, mais c'est un astre éteint, une étoile morte. Ce qui n'est pas le cas de Nietzsche ou de quelques autres. Les situationnistes furent comme des météores, et je n'aimerais pas publiquement m'en désolidariser, car, en termes d'événement, ce fut un moment

important. Or l'essentiel est dans le moment d'apparition des choses.

*C'est à l'état naissant qu'il faut tenter de ressaisir les pensées. Devenues matures elles cessent souvent d'être fécondes, se raidissent en un ultime sursaut dogmatique, avant leur inéluctable déclin...*

Dans les années 66-67, avec la revue *Utopie*, nous avons institué notre propre fief. Nous avons développé quelques objections majeures concernant la pensée situationniste. Nous étions davantage au-delà du politique et de l'idéologique qu'eux, au-delà de l'aliénation...

*Utopie rompait aussi avec l'arrogance « bolchevique » des situationnistes, leurs anathèmes, leurs tribunaux improvisés, leurs réquisitions de toutes sortes... qui finissaient par mobiliser l'essentiel de leur énergie psychique et militante... Avec une évidente potacherie, repérable dans leurs calembours...*

Vous avez raison, il y a quelque chose d'adolescent dans cette révolte... Ce fut pour moi la phase préparatoire au travail sur les objets, sur la société de consommation, l'économie politique... *Le Miroir de la production* a été la fracture avec Marx, avec en perspective l'émergence de l'échange symbolique... C'est cette pensée-là qui est passée dans *Utopie*. Nous étions déjà dans le transpolitique.

### 3. Fragments aphoristiques

*« Le fragment a son idéal : une haute condensation, non de pensée, ou de sagesse, ou de vérité (comme dans la maxime), mais de musique : au “développement”, s’opposerait le “ton”, quelque chose d’articulé et de chanté, une diction : là devrait régner le timbre. »*

Roland Barthes

*Votre écriture évolue vers l’aphorisme, les situationnistes, eux ne sont jamais sortis du bon mot, c’est tout l’écart qu’il y a entre le bon mot, qui peut devenir un slogan fédérateur, et l’aphorisme qui engage une pensée...*

Ils étaient très friands des inversions dialectiques des termes. *La Société du spectacle* de Guy Debord ou le *Traité de savoir-vivre à l’usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem sont des ensembles qui se déroulent avec une implacable logique... Les situationnistes ne pratiquaient pas la dérive intellectuelle, alors qu’ils étaient les champions de la dérive urbaine, de la création de situations, mais ils n’en ont pas tellement créé intellectuellement, ils s’érigeaient davantage en juridiction imprenable. Mais c’est aussi ce que l’on aimait en eux, on ne va tout de même pas le leur reprocher aujourd’hui... Il y avait l’idée – mais ils le faisaient d’une façon orgueilleuse et exclusive – de repartir des objets les plus simples, des situations de base, des banalités de base, et de trouver-là l’énergie explosive pour remonter éventuellement au sommet. C’est en effet dans le détail absolu des choses qu’on doit pouvoir trouver l’énergie pour briser l’ensemble, pour

mettre fin à tous les ensembles... Et donc retrouver le monde à l'état de fragment. Ils l'ont fait, mais guère dans leurs écrits théoriques qui sont le contraire de fragments.

*On est dans le traité à l'allemande, la « Wissenschaft », une pensée massive et systématique...*

C'est ce qui m'a toujours un peu éloigné des grands systèmes philosophiques allemands, dont les Situationnistes procédaient encore, à certains égards... On ne peut pas pratiquer Nietzsche, Hölderlin et Sade d'une façon continue et constructive... L'un démolit l'autre ! Le travail déconstructeur a été fait, il faut en tenir compte ; or il me semble qu'on est toujours un peu dans l'allégeance à ces grands systèmes, Heidegger étant le dernier ensemble systématique qui règne sur la philosophie.

On peut constater l'écart qu'il y a, par exemple, entre *L'Échange symbolique et la mort* et les *Cool Memories*, entre un livre qui expose les choses sur un mode encore théorique et une écriture aphoristique... Dans l'aphorisme, dans le fragment, il y a la volonté de dégraisser au maximum, on ne saisit plus alors les mêmes choses, les objets se transforment quand on les voit dans le détail, dans une sorte de vide elliptique. C'est d'ailleurs ce que dit Lichtenberg, dans un de ses aphorismes. À quelqu'un qui lui faisait remarquer qu'il avait beaucoup grossi, il répondit : « La graisse, ce n'est ni de l'âme, ni du corps, ni de la chair ni de l'esprit, c'est ce que fabrique le corps fatigué ! » On peut en dire autant pour la pensée : la pensée grasse, c'est ce que fabrique l'esprit fatigué, il continue de produire tout comme le corps fatigué, il n'arrête pas, mais il produit du gras !

*Une nouvelle version de l'acédie<sup>[3]</sup> ... C'est Léonard de Vinci, je crois, qui se plaisait à distinguer entre la manière du peintre qui consiste à ajouter de la matière et celle du sculpteur qui au contraire consiste à en*

*retirer. Ici une œuvre qui s'élabore par accumulation, là par épurement, par soustraction. On pourrait appliquer cela à l'écriture, entre ceux qui construisent des systèmes par ajouts successifs et ceux qui au contraire épurent jusqu'au fragmentaire.*

L'image est belle, ce sont à vrai dire deux formes d'écriture, celle qui agglomère et construit des ensembles et celle qui, au contraire, disperse, attentive aux détails. C'est le même travail sur le détail, sur le fragmentaire, dans l'écriture avec l'aphorisme ou dans la photographie...

L'écriture aphoristique n'a pas de véritable légitimité... En France, elle est reconnue, car elle a une histoire littéraire, pas en Amérique ! Lorsque les Américains ont lu *Amérique*, ils ont très mal réagi, une telle écriture leur a paru diabolique, car c'est un sacrilège contre la forme canonique qu'est l'exposé avec son argumentation... C'est vrai d'ailleurs, et c'est tout son intérêt. L'aphorisme est dans l'ensemble assez mal accepté, il est du côté du mal d'une certaine façon, étant une violence faite au discours, mais pas au langage...

*Il est vrai que la littérature américaine contemporaine se signale par l'ampleur de ses produits, on tend vers le millier de pages au bas mot ! Cette hypertrophie touche d'ailleurs toute la production théorique, en France aussi, le moindre essai atteint des proportions considérables... Plus l'époque est dans l'inconsistance, plus les genres d'expression enflent ! Curieux phénomène de compensation !*

C'est comme les organismes qui s'engraissent pour se protéger... Il y a en effet une floraison de thèses et de travaux disproportionnés ! C'est comme une tentative désespérée de combler un vide, alors qu'il faut au contraire trouver l'interstice dans le vide. Le vide, c'est le vide, il s'agit d'en faire un mode de disparition, presque dramaturgique, qui soit aussi un mode de pensée... Sans s'accrocher non plus à je ne sais quel esthétisme

exotique ! Parfois on a dit que ce que je fais n'est pas sans analogie avec la pensée orientale, avec Tchouang-Tseu, etc.

*Le célèbre boucher qui découpe dans le vide, une parabole que l'on trouve d'ailleurs chez Platon, dans le Phèdre (265 e), le fin dialecticien qui évite les façons du mauvais dépeceur...*

Mais il ne faut pas non plus, bien entendu, faire de Tchouang-Tseu une référence, en l'occurrence orientaliste... C'est comme le zen... Il faut éviter les transpositions, éviter de faire de l'import-export. On peut retrouver des inspirations, des voies parallèles, paradoxales, mais quand une pensée est devenu la forme symbolique dominante, fût-ce en Orient, il faut être méfiant, aucune pensée n'est universelle, il n'y a jamais que des exceptions...

*Il est vrai aussi qu'en vous qualifiant de zen, il y a peut-être l'espoir secret de vous faire taire, le sage a renoncé à tout discours !*

Dernièrement, à propos de la photographie et de son silence, et de ce que j'ai dit sur la nullité de l'art, certains s'étonnaient que je puisse encore parler du silence, comme si je devais me taire pour être conséquent... Il n'y a pas de réponse à cela ! Pour revenir à la pensée orientale, dans laquelle on met n'importe quoi, elle est devenue un grand ensemble aussi suspect que les autres ensembles. Je connais un peu le Japon – pas du tout la Chine –, dont la langue est pleine d'enseignements : il n'y a par exemple pas de mot pour désigner la communication, pas de mot pour l'universel, pas de mot pour le sujet. C'est tout à fait remarquable ! Mais j'ai trouvé, en Amérique, le même dépouillement d'une certaine façon, pourtant pas du tout zen ! Plutôt l'inverse, mais où le déplacement est le même par rapport à notre centre de gravité. C'est cette Amérique qui m'a intéressé, non une Amérique objective. Si on prend cet autre univers en situation – et bien que nous

ayons à peu près la même histoire et que nous partagions un peu la même culture –, si on prend l'Amérique à l'état brut, elle apparaît alors comme un objet tout à fait singulier qui vous déracine. Mais on ne peut pas renouveler cela perpétuellement.

*C'est très à la mode éditorialement, la reprise – pas toujours avec le même titre – mais assortie d'une préface fleuve, souvent autojustificatrice... Du genre, j'avais raison d'avoir raison ou raison d'avoir tort, en tout cas j'étais dans le vrai...*

Ce qui a été fait a été fait, si cela a eu une vérité quelconque, c'était à un moment donné. Il n'y a pas de repêchage, pas de recyclage... Tant pis si cela se perd... C'est le moindre respect pour soi-même que de ne point courir après son ombre...

*C'est le principe de la bouteille à la mer pour des retombées imprévisibles...*

Peut-être qu'un jour cela aura la chance d'avoir son quart d'heure de gloire, comme dit Andy Warhol... L'aphorisme consiste à jeter des pensées éparses, chaque lecteur en fera son miel, diversement... À propos des *Cool Memories*, j'ai pu constater que chacun en recueille quelque chose de différent, et cela fait très plaisir. On se dit que chaque détail du monde peut être parfait s'il trouve son écho. Quant à la gloire, il faut accepter l'idée qu'il doit y en avoir un potentiel limité, le corpus glorieux n'est pas infini. Donc, à chacun un quart d'heure de gloire, c'est bien ! Si, par bonheur, on a droit à une heure entière, c'est qu'on vole trois quarts d'heure à des gens qui n'en auront pas. C'est un peu comme la théorie des âmes que l'on trouve dans certaines cultures primitives : il y a un contingent d'âmes limité, il n'y en aura pas plus ; certes elles voyagent, mais il y a des corps en attente d'âme qui n'en auront jamais, puisque leur nombre est limité. Ce n'est pas une théorie très démocratique, mais elle me semble plus stricte, plus rigoureuse, plus lucide : le partage des destins.

\*

*On parle, à propos des Pensées de Pascal, d'une rhétorique des formes brèves, qui serait à la mesure de la fugacité de la créature, incapable par essence de réelle durée, et donc de maintenir une attention soutenue tout au long d'un traité systématique. Ne peut-on pas dire la même chose vous concernant, l'adoption de la forme brève n'est-elle pas à la mesure des temps ? Avec le clip ou le spot, prévaut l'éclaté, le mouvement, l'instantané. L'aphorisme serait alors une sorte de résistance paradoxale à la dictature de l'instant...*

L'aphorisme, le clip et le spot semblent avoir en commun l'instantanéité, la rapidité, l'éphémère, mais l'aphorisme est différent. Étymologiquement *aphorizein*, comporte l'idée de séparer, d'isoler... C'est du fragment, mais qui crée autour de lui tout un espace symbolique, du vide ou du blanc. Alors que nos techniques et nos technologies créent l'instantané, mais lié par continuité avec tout le réseau... Ce sont des fragments en réseau, si je puis dire ! Il n'est plus possible aujourd'hui d'instituer une quelconque forme de continuité, d'ensemble ou de totalisation, car elle sera immédiatement volatilisée par le système lui-même. Il faut opposer quelque chose qui apparemment joue selon la même règle, mais qui s'y oppose formellement... Dans la forme donc, pas abstraitement mais très réellement, la forme seule attaque le système dans sa logique même... Notre imaginaire est évolutionniste, finaliste, tout est pris comme phase ou moment d'un parcours. Si chaque phase ou moment est pris comme successif, lié, continu, toujours tendu vers une finalité idéale, toutes les phases sont alors asservies à la phase finale...

*Un processus téléologique...*

Un évolutionnisme bien dirigé et bien programmé ! Il faut briser tout cela, en disant que chaque moment, chaque phase dans sa singularité incomparable est

parfaite, le fruit est parfait, mais il ne l'est pas plus que la fleur...

*C'est la dialectique hégélienne que vous avez en vue : la fleur qui s'accomplit et se réalise dans le fruit qui est la vérité de la fleur... Vous refusez tout le travail du négatif...*

La fleur est parfaite, il n'est pas nécessaire de la référer à une quelconque dialectique de la nature ! C'est la même chose pour tout... Dans le détail, le monde est parfait. C'est ce que je dis pour la photo : pris dans son ensemble, au niveau du sens, le monde est bien décevant, mais chaque détail du monde pris dans sa singularité est parfait, il n'y a pas à chercher à le parfaire, parce qu'il l'est déjà. Il ne s'agit pas bien sûr de tomber dans la contemplation pure... Contre les ensembles, contre l'imaginaire intégriste, il faut stratégiquement passer du côté du fragment, en lui rendant sa singularité, c'est le seul espace où l'on peut se mouvoir, car si une singularité est en soi parfaite, on peut aussi passer de l'une à l'autre, ou jouer l'une contre l'autre, il y a toute une règle du jeu. Cela se reflète dans tous les secteurs, dans l'appréhension des choses, dans les idées, mais aussi dans le langage, qui est peut-être la plate-forme la plus précieuse à cet égard... La langue est une des choses qui résistent le mieux à cet assemblage finalisé. Il faut revenir à l'usage anagrammatique du langage ; s'il y a une idée, elle doit être anagrammatisée dans le langage, et donc disparaître en tant qu'idée. Il y a donc ici une sorte de complicité entre l'anamorphose, l'anagramme et l'aphorisme...

*Nous serions proches de quelque chose qui serait de l'ordre du fractal ou de la fractalisation...*

Il faut différencier le fractal et le fragment. Le fractal suppose un ensemble, qui peut ne pas avoir existé, mais c'est comme la décomposition ou la pulvérisation d'un ensemble...

*Avec une réplique de l'ensemble dans chaque fractal...*

On est alors plus près de l'hologramme que de l'anamorphose ou de l'anagramme. L'ensemble est reconstitué dans le détail. Ce qui est une perspective assez riche, mais qui me semble différente... Aujourd'hui tout va dans ce sens là : l'ADN, le code génétique dans chaque cellule, la réplication...

*J'ai le souvenir d'un texte de vous paru dans le n° 4 de la revue Utopie (octobre 1971), intitulé « A.D.N. ou la métaphysique du code »<sup>[4]</sup> consacré à Jacques Monod et à son livre Le Hasard et la nécessité... Il commençait par la phrase suivante : « Monod, c'est le principe métaphysique de l'identité transféré de Dieu et du Sujet au Code et au programme génétique. »*

Je me souviens de cet article, en effet, je revenais de Californie et du Salle Institute qui était l'épicentre de l'A.D.N. ... Il y a dans cet A.D.N. un modèle d'interprétation des choses, celui de la virtualité : on a une cellule, un code, à partir duquel on peut générer toutes les possibilités ou toutes les potentialités. C'est un monde cloné qui va sortir de la ! En ce sens, c'est le contraire du fragment, sous des apparences parfois semblables.

*Dans le fragment, il y le résiduel, ce qui subsiste de ce qui a été perdu : on parle des fragments d'Héraclite, c'est une mémoire partielle à défaut de totalité... Dans votre cas, c'est autre chose, c'est le fragment comme une pratique délibérée, le fragmentaire comme refus de la totalisation...*

Je suis passé moi aussi par les ensembles, et en ce sens le fragment résulte de cette traversée des ensembles, ce n'est pas une option formelle et esthétique. Le fragmentaire résulte de la volonté de destruction d'un ensemble, et de celle d'affronter le vide et la disparition.

*Il y a toujours le risque que l'aphorisme devienne une sentence, et qu'il prenne la forme d'un commandement aux allures gnomiques... Une pensée par sentence peut être intéressante, d'ailleurs, comme celle des Grecs, ou comme les apophtegmes des Pères du désert...*

C'est vrai. C'est alors une pensée directive, sinon moralisante, avec une finalité de sens... C'est assez difficile de distinguer la maxime, la sentence ou l'aphorisme. Il y a aussi un parallèle à faire avec la photo : l'image comme lieu par excellence du fragment, d'un monde dé-finalisé. L'image peut redevenir le lieu d'une morale, d'une idéologie, mais la photo – plus que l'image mouvante du cinéma – me semble avoir le même privilège que le fragment, non seulement par le découpage, mais aussi par le silence, l'immobilité, et qu'elle soit, comme le fragment, liée à un suspens, quelque chose qui n'est pas élucidé et qui n'est pas là pour l'être...

*Le fragment héraclitéen est énigmatique, ce qui valut à son auteur le surnom de l'« Obscur »...*

Le côté énigmatique est au moins aussi essentiel que la forme brève... Il faut que cela reste suspendu, que nulle signification ne l'emporte... On peut sans doute imaginer, penser, interpréter, mais en principe le fragment défie l'interprétation, ou alors elles sont multiples et inépuisables...

*Ce n'est pas un verset !*

Qui ne vaut que si on le répète indéfiniment ? Pas du tout... Prenons Lichtenberg, par exemple, on ne lit pas ses fragments pour partir dans des digressions philosophiques ou morales, parce que cela inspirerait l'imagination, pas du tout. Le fragment est fait pour être décrypté dans sa littéralité, il est là, c'est tout, comme un objet, et non en termes de formulation subjective ; il est comme tout objet, indéchiffrable, il reste inépuisable pour la pensée...

*Comme la fameuse rose d'Angelus Silesius, « qui est sans pourquoi, qui fleurit parce que fleurit, qui n'a pas souci d'elle-même et ne désire être vue<sup>[5]</sup>... »*

Il faut arriver à cela. Avec Lichtenberg, c'est remarquable, car sa langue est dense, et quand on a réussi à bien le lire, le travail est achevé, la lecture s'épuise dans la littéralité du texte. C'est très barthésien aussi, d'une certaine manière... C'est tout à fait différent de la lecture préalable, avec le véritable travail qui se fait après, le texte n'étant qu'un prétexte ! Il faut arriver au texte lui-même, à la factualité de la langue, qui n'est pas un imaginaire. Le concept de littéralité me semble très important, et pas seulement pour les fragments. Un rêve – c'est Canetti qui fait cette remarque – n'est pas fait pour être déchiffré, mais doit être pris lui aussi dans sa littéralité... Leopardi, je crois, dit qu'il faut prendre les mythes tels qu'ils sont dits, tels qu'ils se forment et se métamorphosent dans la langue même, et non pas les épuiser par l'interprétation, qui court-circuite leur force. Leur force est dans la forme beaucoup plus que dans le déchiffrement d'un sens. La littéralité est le secret d'un poème, mais elle concerne aussi bien toutes les formes, n'importe quel phénomène, à commencer par les événements, bien qu'il soit toujours difficile de rejoindre leur littéralité...

*Ce qui constitue au fond une objection majeure contre toute philosophie de l'histoire, toujours peu ou prou habitée par le finalisme...*

Il faut prendre les choses dans leur singularité, en même temps que dans leur littéralité... Ce que j'ai écrit à propos de la métaphysique du code chez Monod, j'aurais pu l'écrire à propos de François Furet et de sa métaphysique de la Révolution française. Partager la Révolution française en une bonne et une mauvaise révolution, et à partir de là s'interroger sur les dérapages révolutionnaires, c'est ne pas savoir prendre un événement dans sa littéralité, avec la toujours possible

dimension exponentielle d'un délire ou d'une dérive, où l'événement se dépasse lui-même, d'une certaine manière. Si on veut n'en garder que le bon usage, alors on aboutit à des interprétations détestables... Ne pas savoir prendre un événement dans sa singularité et sa littéralité mène à une sorte d'écriture morale de l'histoire.

*Surtout lorsqu'il est très chargé symboliquement...*

C'est alors un contresens grave... C'est bien sûr la solution la plus facile, acceptable par tout le monde. François Furet procède ainsi au terme d'une histoire déjà très récurrente, où le jugement qu'il donne est très largement inspiré par la situation idéologique actuelle...

*Il y a une sorte de déni de situation, au sens situationniste du terme... Cela provoquant des débats et des répliques sans fin : il y aura Stéphane Courtois, avec Le Livre noir du communisme, puis la réplique de la réplique, avec ceux qui essaient de sauver les meubles... Non pas sauver l'événement lui-même, on en n'a cure, mais l'interprétation de l'événement...*

On pourrait faire une réduction elle-même interprétative de l'interprétation de Furet, étant donnés les éléments historiques dont nous disposons, mais alors on s'engouffre dans quelque chose dont on ne sortira jamais... On est dans l'espace critique, et en sortir n'est pas facile, ni conceptuellement ni historiquement, étant donné la vision hégémonique que l'on a aujourd'hui de l'histoire... Même chose à propos de la singularité des espèces, chaque espèce en soi est parfaite, l'espèce humaine est parfaite, rien ne sert de la parfaire. Elle est mauvaise, mais parfaite ; dans sa singularité, elle est incomparable. Il y a évidemment un problème : en affirmant la perfection de chaque espèce, on peut verser dans le créationnisme ! Tout serait là par la grâce de Dieu, interchangeable, etc. Le danger serait de revenir à une vision mythique des choses, mais le principe de

l'évolutionnisme historique et mental est tout aussi dangereux...

Il faut rendre sa tonalité incomparable à chaque détail, à chaque fragment, à chaque espèce, et ne pas les finaliser en tant que tels !

## 4. Fragments et fractales

*« Nous n'acceptons si facilement le réel et son évidence que parce que nous pressentons que la réalité n'existe pas. »*

Jorge Luis Borges

*Notre époque se caractérise par son impuissance à regarder le mal en face. « Nous ne savons plus dire le mal », dites-vous.*

La grande confusion est celle du mal et du malheur ! La réduction du mal au malheur, et parallèlement du bien au bonheur... L'idéologie du bonheur qui est en elle-même parfaitement malheureuse !

*La manière dont on aborde cette question aujourd'hui vous semble complètement piégée.*

Certaines analyses sont intellectuellement correctes, mais c'est la forme critique que prend aujourd'hui l'acceptation des choses ! On avalise tout, sous un air critique ! C'est aujourd'hui la pensée dominante... Debord sur ce point avait raison, c'est ce qu'il appelait la critique intégrée, la subversion intégrée, tout cela fonctionnant en spirale... Il faut briser cette espèce de solidarité du bien et du mal, de complicité « dialectique ». Il faut rendre au mal sa radicalité...

*Une radicalité non ontologique ! Savoir si le mal est privation du bien (« privatio boni »), s'il peut être radical ou absolu, s'il est tantôt en soi ou pour soi, moral ou métaphysique, etc. Tous ces débats qui animeront longtemps la philosophie et la théologie ne*

*sont pas vraiment votre affaire... Il faut plutôt concevoir une sorte de radicalité fragmentaire du mal...*

Oui, on peut dire cela, car le mal à la limite ne s'oppose pas au bien, puisqu'ils sont asymétriques... En un certain sens, le fragment, c'est le mal, par rapport à l'ensemble qui est le bien... On a affaire à la fameuse transparence ou mieux « transparition » du mal. Derrière toutes nos technologies du bien et du bonheur, la locomotive c'est le mal ! Donc, finalement, toute notre stratégie est celle du mal par le mal. C'est l'accomplissement du mal, sous sa forme homéopathique, si on peut dire...

*L'aphorisme ou le fragment serait une forme « critique », au sens hippocratique du terme, la « crise », c'est ce qui permet de faire le diagnostic... Une sorte de « réplique » de la fracture dans le fragment et inversement...*

Le fragment a une relation étroite avec la fracture, effectivement... Il se passe quelque chose dans la faille des choses, dans la brèche, et donc dans leur apparition.

*Un phénomène au sens propre, « phainomenon » (de « phainestai » qui dérive du mot grec « photos », lumière), une « apparition »...*

Exactement, on a affaire vraiment à un phénomène, dans l'instant où quelque chose se fait jour.

*On ne peut alors que l'accueillir, et peut-être le consigner, d'où l'aphorisme...*

Devant une telle apparition, on n'a plus la distance du jugement ; je crois que c'est de l'ordre du devenir et de la métamorphose. Pendant un laps de temps très bref, on devient cette chose-là, cet objet ou ce moment, et puis après se réinstalle la dimension de l'être, si je puis dire, en tout cas de la continuité. Pendant ce temps bref, il y a discontinuité et métamorphose... Il faut concevoir une règle du jeu à la mesure de cela, qui rende le jeu

effectivement possible, qui permette de devenir, devenir qui est autre chose que le changement et qui s'accompagne de la perte de l'identité...

*Qui est aussi une perte de l'origine...*

De l'origine et aussi de la fin... Jusqu'à ce qu'advienne ce moment, dont on ne peut pas dire qu'il est total, puisqu'il reste fragmentaire...

*Nous ne sommes pas loin de la pensée nietzschéenne de l'éternel retour...*

J'y pensais justement... Dans la conjonction des deux, il n'y a d'éternel retour possible qu'à travers la forme du devenir. Est-ce l'éternel retour du même ? On peut avancer que le cycle des métamorphoses est un éternel retour des formes, mais pas un éternel retour du même. Il ne s'agit pas de donner une légitimité scientifique à cette idée, comme Nietzsche aurait été tenté de le faire. Dans la dimension de la continuité, les choses changent, elles ont une histoire, mais elles ne se métamorphosent pas, elles n'ont aucune chance de revenir, puisqu'elles s'en vont vers une sorte d'infini. Alors que les formes sont en nombre fini, me semble-t-il. Dans le monde où nous sommes, il n'y a pas de potentiel illimité, pas plus dans les formes que dans l'énergie... On est dans un monde fini, les langues sont des corpus finis. Dire que même la circulation des atomes ramènera la même situation est une proposition trop probabiliste, il s'agit de dire plus radicalement que, quand on est dans un monde fini, il y a une distribution des formes qui les condamne à se répondre les unes aux autres, entraînant une sorte de résonance, d'affinité élective qui reproduit quelque chose comme un cycle fatal, un enchaînement qui fait qu'on se retrouve toujours dans la même situation, d'un bout à l'autre de la vie, ce que Nietzsche appelait le caractère, et qui est aussi le profil du destin...

*L'idiosyncrasie, dont parle Nietzsche...*

C'est le fatal... Du fractal au fatal, pour jouer avec les mots...

*Comme la gloire ou les âmes qui sont en nombre fini... C'est une nouvelle vision de la finitude !*

Il s'agit de mettre fin à l'exponentialité, à la prolifération qui est la caractéristique du monde de la production, pour laquelle il n'y a aucune régulation possible. Mettre fin aux phénomènes extrêmes pour retrouver un destin fini...

*Opposer la finitude des formes à l'illimitation de la production ou à sa prolifération... On peut bien sûr évoquer le « Gestell » de Heidegger, l'arraisonnement ou réquisition technicienne de la nature par les technosciences...*

La production, c'est de l'information, il faut en détruire la succession infinie pour pouvoir retrouver un enchaînement des formes... Le système de valeurs qui gouverne tout cela ne peut que viser à l'infini par une sorte de contamination qui est contemporaine de toute notre idéologie de la libération. La libération, c'est essentiellement cela. Il faut tout libérer, c'est le contraire de l'enchaînement. Les formes, elles, enchaînent et s'enchaînent dans un univers fini.

*Avec un nouveau mot d'ordre : « libérons-nous de la libération ! »*

C'est un grand thème. La libération, au fond, c'est le processus en acte du bien. S'il n'y a pas d'autres hypothèses que le bonheur et le bien, il faut alors tout libérer (jusqu'au désir !). Tout soumettre à ce processus de libération, c'est tout désenchaîner, et donc ouvrir sur une dérégulation à perte de vue. Il ne s'agit pas d'y mettre un terme moral, ou de retrouver une mesure, il s'agit de trouver une règle du jeu. Le jeu est limité, c'est un univers fini, il est défini par la règle. En dehors, rien ne se règle sur le jeu, et à l'intérieur tout est soumis à

cette règle. L'espace d'un jeu, c'est une singularité qui n'a d'autre règle que la sienne. Elle ne connaît pas la loi.

*Vous aviez abordé ce thème dans De la séduction. « Or ce qui s'oppose à la loi n'est pas du tout l'absence de loi, c'est la Règle. » La loi est transgressible, la règle non ! « Elle n'a pas de sens, elle ne mène nulle part. » Vous remarquez très justement que, lorsqu'on est hors-jeu, on ne joue pas, alors que, lorsqu'on est hors-la-loi, on est sous le coup de la loi, la loi est sans extériorité, alors que le jeu a une extériorité... Le jeu est donc stratégiquement opposable à la loi, « le choix de la règle délivre de la loi », comme vous dites...*

La critique elle-même est encore soumise à la loi, elle est là pour la corriger, alors qu'une règle du jeu ne se corrige pas. Là aussi, on peut-être accusé d'archaïsme, de ritualisme ; il ne s'agit pourtant que de retrouver des protocoles, de retrouver des formes. Une forme, c'est une règle du jeu, que ce soit celle du défi ou de la séduction... Les règles du jeu sont parfaitement immorales et ne correspondent plus à une loi morale ou à une loi sociale.

*Donc, à la limite plus amoral qu'immoral, car on sait bien que la morale s'accommode aisément de l'immoral... comme la légalité de l'illégalité !*

Plutôt amoral, d'une certaine façon, en tout cas, elles ont affaire avec le mal, dans la mesure où celui-ci est ce qui vient d'ailleurs, ce qui existe pour soi comme puissance autonome, comme puissance singulière. Tout cela peut d'ailleurs se frayer des voies parallèles, à côté du cheminement officiel de la loi, de l'histoire, etc. Ce sont vraiment deux univers ! De temps en temps, fort heureusement, ils se télescopent. Comme une météorite, une singularité apparaît et crée une déflagration : cela s'appelle le destin. Le mode d'existence de ces ovnis mentaux, est vraiment très délicat... Mais cela existe ! En filigrane de l'univers du bien, c'est partout le mal qui circule. Dans l'échange – l'échange généralisé en valeur –, ce qui partout passe parallèlement, c'est le rien,

l'échange du rien. Il y a une continuité du rien, en quelque sorte, qui nous rappellerait – c'est davantage qu'une métaphore – l'anti-matière, une sorte de masse obscure, irrepérable... Ce cheminement du mal n'apparaît pas en tant que tel, on ne peut guère le faire apparaître ouvertement, il y a une sorte d'impossibilité de penser le mal, de le dire ou même d'imaginer la mort... Mais cela transfuse continuellement dans toutes les formes de transparence du mal. À la limite, le bien n'apparaît plus que comme un lieu de transparence du mal.

Ce qui était une grande idée morale – l'opposition idéale du bien et du mal, qui a gouverné longtemps nos modes de pensée – est devenue l'idéologie du bonheur (et non plus l'idée du bien) et celle du malheur (et non plus l'idée du mal), deux idéologies au fond parfaitement complices... Le malheur est dans cette réduction idéologique : le mal comme forme est idéologiquement réduit dans le malheur comme formule... C'est la solution la plus facile. Un peu comme ce que dit Lichtenberg à propos de la liberté : « La liberté a un grand avenir devant elle, parce que c'est la solution la plus facile ! » Il est évident que l'homme n'est pas libre, mais le penser est autre chose, et peu s'y sont risqués. L'idée de la liberté est tellement plus simple et plus acceptable... Idem pour d'autres valeurs. Ainsi le mal est énigmatique, il est intraitable, on ne sait pas s'il est ou non originel, il ne peut être ni montré ni démontré, tandis que le malheur est clair, on peut le circonscrire, etc. Ce ne sont pas des choses à dire, car elles sont un défi à tout le pathos misérabiliste qui nous domine !

\*

*Lorsque vous parlez de l'échange du rien, on pense bien sûr à Georges Bataille, à la célèbre « part maudite », à la prodigalité, à la dépense somptuaire : l'organisme vivant reçoit plus d'énergie que celle qui lui est strictement nécessaire... C'est cet excès que les*

*hommes dépensent dans le luxe, l'amour ou la guerre...  
Voilà qui excède les fondements anthropologiques de  
l'économie politique classique !*

La « part maudite » de Bataille, bien sûr, auquel il faut joindre le potlatch de Mauss. Mais l'idée du rien, je l'ai trouvée chez Macedonio Fernandez, un auteur argentin, très peu connu en France, bien que deux de ses livres aient été traduits ! Il a écrit un livre très remarquable sur la continuation du rien.

*Chez lequel transparait l'influence bataillienne ?*

Pas du tout. C'est beaucoup plus sur le mode borgésien – il fut d'ailleurs l'ami de Borges. Il y a une absence qui travaille les choses, c'est la véritable source d'énergie... C'est un extraordinaire métaphysicien, qui n'a peut-être pas le même charme que Borges, en tout cas pas la langue, mais il est beaucoup plus pataphysicien que lui, avec des dérives métaphysiques multiples...

*La Part maudite de Georges Bataille est aussi une curieuse météorite, une sorte de livre fragmentaire...*

Chez Mauss, il y a tout, mais c'est encore très anthropologique. Pour cette raison, on pourrait le relativiser, mais sa façon de l'avoir généralisé comme forme est très remarquable... Lorsque j'ai commencé à enseigner, je fonctionnais sur trois ou quatre livres, celui de Bataille, *L'Essai sur le don* de Mauss, le *Théâtre de la cruauté* d'Artaud, et *La Monnaie vivante* de Pierre Klossowski. Quant à *La Part maudite*, elle a été un déclencheur très fort, c'est pourtant un livre que j'ai connu assez tard...

*Il est vrai aussi que vous faites un usage un peu différent de la part maudite, par exemple dans La Transparence du Mal, en tout cas non fonctionnaliste ; elle serait au principe du mal et de son excentricité...*

La part maudite telle que Bataille la pense, c'est trop beau pour être vrai, si j'ose dire ! Dans un article sur l'économie générale, j'ai esquissé une critique de cette dépense somptuaire, improductive, sans contrepartie.

L'idée de Bataille me semblait encore trop naturaliste, l'idée du soleil comme source perpétuelle d'énergie... Eh bien non, cela ne se passe pas comme cela ! Le soleil rayonne parce qu'on l'alimente symboliquement, par le sacrifice, il n'y a donc pas de dépense sans contrepartie. Sur ce point Mauss est plus radical, il dit des choses plus exactes. C'est plus pathétique et romantique chez Bataille...

*Peut-être aussi davantage religieux que chez Mauss, malgré qu'il en eût...*

Le concept le plus intéressant chez Bataille, me semble-t-il, c'est celui d'excès. Dans l'excès il y a le secret de cette métamorphose dont on parlait, cette possibilité d'un devenir perpétuel des choses... C'est par l'excès que passe cette petite frange des choses, cette part qu'on peut appeler maudite si l'on veut, bien que le terme soit assez ambigu. S'il nous renvoie au mal, c'est bien, s'il nous renvoie à la malédiction, c'est beaucoup plus gênant !

*Toujours cette religiosité sous-jacente... La jouissance éprouvée à transgresser la morale chrétienne suppose de l'avoir d'abord prise pour norme !*

Il y a tout un culte de l'interdit, en effet. Il fut un temps où on a beaucoup discuté de Bataille ou autour de Bataille. Nous étions au moins tous d'accord sur les concepts de continuité dans le sens qu'il donne à cette notion, de souveraineté ; tout cela fonctionnait parfaitement, mais il y avait chez lui à la fois une séduction du fragment, de la rupture, et une tentation de reconstituer un ensemble, une continuité cosmique...

*Il faudrait peut-être voir là l'influence de l'hégélianisme revu par Alexandre Kojève, dont il suivit les cours dans les années 30... Même si l'« expérience*

*intérieure » voulait rompre avec les systèmes, avec l'enchaînement des concepts dans une pensée homogène.*

Il faut avoir à l'égard de Bataille, comme des autres, une filiation secrète, qui est de l'ordre d'une efficacité silencieuse. Les chercheurs essaient toujours de retrouver les traces que vous vous êtes efforcé d'effacer. Il y a donc un perpétuel malentendu.

Nietzsche, Bataille, Artaud, on en revient toujours aux mêmes. C'est la base de toute analyse du monde contemporain, et pourtant, il s'est depuis passé autre chose, et c'est cela qu'il faut chercher. Peut-être ne s'est-il rien passé de véritablement crucial, ou peut-être oui, et c'est un pari à faire, plutôt que l'inverse ! Dire qu'avec Nietzsche, Artaud ou Bataille, on a les bases absolues et fondamentales sur lesquelles s'appuieront toutes les analyses possibles, ce n'est jamais vrai. Il faut trouver l'événement de la modernité ou post-modernité (peu importe le terme !) qui dans sa singularité nous oblige, non à corriger les visions existantes, mais à inventer d'autres manières de penser, d'autres règles... C'est un pari de type pascalien. Pascal dit qu'on peut certes s'en tirer sans Dieu, mais que, si on fait le pari inverse, c'est beaucoup plus intéressant, et il nous montre pourquoi.

C'est la même chose pour nous, on peut vivre et survivre avec le monde réel, avec le principe de réalité, c'est ce que nous faisons d'une certaine façon, mais c'est beaucoup plus amusant de faire le pari que la réalité n'existe pas ! Si on fait l'hypothèse que la réalité n'existe pas, alors tout change, c'est fantastique. Il est vrai que Pascal pariait que Dieu existait, alors que là c'est plutôt le pari inverse, celui de l'illusion radicale. C'est l'inverse, mais c'est aussi la même forme : celle du défi à la réalité, au lieu du contrat avec la réalité.

*Et donc d'un certain point de vue, le fragment est aussi un pari...*

Tout à fait, le fragment est un pari, et non pas la gestion continue des choses... Il faut parier, il faut surenchérir... Il faut bien sûr concevoir les termes du pari, ne pas se tromper, mais il faut choisir entre le contrat et le pari (ou le défi), c'est l'un ou l'autre !

*Le pari social contre le contrat social ?*

Mais qu'est-ce qu'un contrat que je n'ai pas signé, qui est déjà signé pour moi ! Si je veux entrer dans une relation comme acte personnel, ce n'est plus un contrat, c'est un pacte ou un pari. Ceci est dans la logique de tout acte symbolique : ou on gère le capital, ou on le met en jeu.

*Le contrat nourrit l'illusion d'une parfaite symétrie des parties contractantes...*

Il y a tout simplement l'illusion de l'échange. On se rend compte aujourd'hui que rien ne marche plus de cette façon. La circulation accélérée, l'échange accéléré, c'est la rupture du contrat social ! On en prend seulement conscience maintenant, mais il y a déjà un siècle que cette histoire de contrat a commencé à s'exténuier.

*Le contrat qui serait couvert – comme une certaine baleine dont vous avez naguère parlé – des algues des vieilles traversées <sup>[6]</sup> ...*

Et des coquillages, qui sont aujourd'hui évidemment empoisonnés ! Même les animaux ont en quelque sorte rompu le contrat social qui les liait à l'espèce humaine. La vache folle...

\*

*Se libérer de la libération – comme vous dites –, c'est aussi se libérer de toutes les idéologies de la libération...*

Si on fait du sujet et de sa transcendance une instance, on ne peut que valoriser la liberté, la volonté, la responsabilité, toutes les notions du même ordre...

*Nous retrouvons Lichtenberg, que vous aimez à citer : la liberté reste, parce qu'elle est l'idée la plus facile...*

C'est la plus facile, la plus acceptable, à partir du moment où elle est donnée, car avant, elle ne se posait pas. Mais c'est une autre question de savoir comment surgit cette idée de liberté. C'est un mystère... Il dit aussi : « Au fond, soyons clairs, l'homme n'est pas un être libre, ce décret-là n'existe nulle part. L'homme n'est pas libre, mais il ne peut pas ou ne veut pas s'en rendre compte, car cela demande une telle ascèse intellectuelle. Donc, la liberté a toutes les chances de durer indéfiniment. » Cette solution facile n'est remise en cause, aujourd'hui, que par une solution encore plus facile, qui est un désistement de la liberté au nom d'une espèce de destination numérique, de ventilation dans des opérations de programmation, d'organigrammes... Ce nouvel opérateur fait bon marché de sa liberté. Lichtenberg dit aussi : « Développer la liberté, la volonté, dans le sens où on l'entend le plus généralement aujourd'hui, comme une sorte d'impératif catégorique, c'est instituer un onzième commandement qui annule tous les autres. »

C'est très bien pensé... Avec la liberté, la source de tous les commandements est intériorisée, c'est la source du malheur absolu, on est responsable de tout ! Il y a quelques réticences aujourd'hui devant ce mode d'emploi de la liberté, parce qu'on en entrevoit un certain nombre de conséquences. C'est encore Lichtenberg, je crois, qui dit que l'usage caractéristique de la liberté, c'est l'abus qu'on peut en faire. La preuve que quelque chose est en jeu, c'est qu'on peut l'excéder, et en faire le sacrifice.

Revenons à la proposition du don et du contre-don. La liberté est une sorte de don, de cadeau qui vous est fait. L'acception actuelle du terme comporte l'idée qu'on peut tout faire et tout avoir, tout consommer, se transformer en n'importe qui. Il n'y a donc plus de possibilité d'un

contre-don. Être libéré ne va pas sans créer des problèmes. Ainsi, quand on a libéré les esclaves, tous ne l'ont pas nécessairement accepté, certains se sont même révoltés contre cet affranchissement ! On ne veut plus poser ce problème-là : l'idée reçue est que la liberté est un don pur. Y compris à la naissance, comme l'a montré un procès récent, où il est apparu qu'un enfant devrait être libre de naître ou de ne pas naître. La libération est un système de dérégulation exponentielle qui aboutit nécessairement à une monstruosité, et cela parce qu'on a éliminé la possibilité du mal, d'une réversibilité, d'un duel, d'une réponse possible, et donc d'une véritable responsabilité. Si on ne peut pas répondre à la liberté, y sacrifier en quelque sorte, on finit par être asphyxié par sa propre liberté. Coupées d'une instance duelle, toutes les choses ayant perdu leur référence sont destinées à se reproduire indéfiniment. Le clone, c'est l'être obtenu lorsqu'il est coupé de sa propre référence humaine. Il est comme « schizophrénisé », « libéré » de son propre original, il ne peut que se répéter indéfiniment. La liberté est devenue la libération, c'est-à-dire un processus quasi obsessionnel de répétition illimitée et démesurée. La mesure, elle, est dans un rapport duel aux choses, dans un rapport d'altérité.

Le monde du virtuel est l'aboutissement du processus de liberté : la liberté ne devient même plus visible, s'étant abolie dans son accomplissement définitif. On tente, aujourd'hui, de conjurer cela, de retrouver de nouvelles contraintes, des limites morales à la possibilité de tout faire... On veut intégrer à la libération une critique humaniste de la liberté, mais c'est sans espoir.

Cela dit, demeure entier le mystère : comment se fait-il que ce phénomène soit apparu, se soit développé avec une telle intensité, au point qu'on ne peut plus procéder aujourd'hui à l'ablation, à l'amputation mentale de cette notion de liberté ? Pourtant, si on regarde du côté de l'histoire, du côté des institutions, on voit comment la

liberté se corrige par une intense servitude volontaire, que l'une et l'autre fonctionnent bien de pair... La liberté a-t-elle vraiment jamais existé ? Elle a sans doute existé en tant qu'idée, en tant qu'idéal, dans une sorte d'imagination illuministe de la modernité, une sorte de parenthèse un peu folle. Il reste qu'il est très difficile de savoir comment elle a pu surgir. Au fond, la même question se pose pour le réel.

*On peut faire le pari que le réel n'existe pas, un pari au sens pascalien. On peut relier l'idée que le réel n'existe pas à celle de crime parfait...*

Dit en ces termes : le réel n'existe pas, cela peut paraître burlesque... Il y a un effet de réel. On peut le prendre par la voie de la simulation, c'est celle que j'ai suivie. En me demandant, pour finir, si le réel n'était pas lui-même un effet de la simulation. Mais, ce qui n'était qu'un effet est devenu un principe, une instance juridictionnelle à partir de laquelle tout est jugé et rejeté... Le réel est devenu un alibi parfait.

*C'est la clé du crime parfait...*

En effet. Tout cela s'est mis en place progressivement. L'idée de réalité objective, par exemple. À son encontre, on trouve dans la philosophie, chez Kant par exemple, une démarcation sérieuse...

*L'inconnaissabilité de la réalité « nouménale », de la chose telle qu'elle est supposée être en elle-même, et non telle qu'elle m'apparaît...*

On ne peut pas concevoir l'objectivité des choses ! Cela vaut pour les qualités : qu'est-ce c'est que le bleu objectif ? Il n'existe pas de bleu en soi, ce n'est qu'un terme, un point c'est tout. La réalité en ce sens est introuvable, on n'en saura jamais plus. Nous ne disposons que de nos représentations... Si on s'est débarrassé de l'ambiguïté du monde en créant une réalité objective, on s'en est débarrassé aussi en créant une réalité subjective. D'ailleurs, cela va ensemble : le

réel est aussi fait de cette possibilité pour le sujet de se représenter comme tel. C'est le jeu entre les deux qui assure les choses de leur « réalité ». Le piège est présent autant dans l'idée de la réalité objective du monde que dans celle de la réalité subjective, dans l'approfondissement du sujet lui-même comme être représentatif. En faisant valoir par exemple, à la manière de Kant, des données transcendantales. Ce sont les enjeux épistémologiques de toute notre modernité.

Aujourd'hui, cette illusion de la réalité objective a atteint un stade ultérieur, que l'on pourrait aborder en termes de réalité intégrale. Il s'agit en fait d'une hyper-réalité totale, qui ne fait même plus sa part à la réalité subjective, à la représentation. C'est notre nouvel univers, informatique, numérique, virtuel, etc. Cette réalité intégrale existe à un niveau physique élémentaire, puisque c'est la réalité des particules, des segments, c'est la réalité analytique des choses où il n'y a même plus la possibilité pour un sujet de ressaisir un ensemble représentatif. On est au-delà de la représentation – ou en deçà –, en tout cas hors de la représentation. La réalité objective était de l'ordre de la représentation, liée à l'impossibilité d'accéder à l'objet (la « chose en soi » kantienne, le « réel » selon Lacan). Là, nous sommes dans un monde qui fait l'économie de la représentation. Le système lui-même en fait une critique efficace, performante, définitive. Il liquide ainsi toute critique de la représentation qu'on pourrait faire au nom d'autre chose que la réalité, au nom de l'illusion par exemple.

Le crime parfait, c'est le meurtre de la réalité, mais bien plus encore le meurtre de l'illusion. Il ne sera plus jamais donné de revenir à l'idée d'un monde ambigu et indéchiffrable, il sera totalement déchiffré. C'est la réalité intégrale, qui selon moi est parfaitement insupportable... À un moment donné, il y aura certainement un contre-transfert massif contre cet

intégrisme total de la réalité, qui n'est même plus objective puisqu'il n'y a plus d'objet !

On peut se dire que cet univers virtuel a quelque chose de radical : d'être hors représentation, d'être au-delà de la représentation, et donc d'anéantir certaines catégories philosophiques dont nous-mêmes avons fait la critique... La situation est très gênante. Il est difficile de dénoncer un univers qui s'est débarrassé du sujet, du salut et de la transcendance. Que peut-on faire d'autre, dans un univers sans transcendance, que cette espèce d'immédiateté performante, d'effectuation du monde en termes numériques ? Mais cette immanence technique est-elle la même que l'immédiateté du monde des apparences ? Pas du tout ! Donc, c'est l'illusion radicale contre la réalité intégrale. Entre les deux, l'univers « classique » est cerné, il est voué à une collision funeste, il ne s'en sortira pas ! Tant que c'était un univers de réalité objective, il y avait une contradiction possible, rationnelle dans les termes, et donc une révolte, une position respirable. Contre l'univers intégral il y aura une dénégation violente, mais que sera-t-elle, qu'en fera-t-on ? Je ne vois pas ! L'évolution finalisée n'est plus jouable en termes rationnels, et on ne pourra pas se raccrocher à une autre finalité que celle-là, qui n'en est plus une d'ailleurs. L'univers de la spéculation est à cet égard exemplaire : aucun souci d'une quelconque finalité. Si quelque jour un crash intervient, que restera-t-il ? Peut-être des débris – et non des fragments. C'est déjà le cas, nous sommes dans un univers de débris, de déchets. Les pollutions atomiques ne sont que de petits affleurements du problème...

*Le fragment, comme résistance aux débris ?*

On se retrouve en effet, avec d'un côté le fragment et de l'autre le fractal ! La fourchette est assez dramatique, d'autant plus que nous n'avons plus les éléments d'une représentation dramatique des choses. Face à des événements violents, si on a la possibilité d'une

dramaturgie, on est sauvé, si je puis dire. Or l'univers intégral n'est plus dramatisable, il est dévitalisé, dédramatisé. Nous sommes confrontés à l'indépassabilité d'un univers qui a absorbé sa propre transcendance, sa propre image. C'est l'univers du collage, du court-circuit entre n'importe quoi et sa représentation, une immersion dans le visuel. Toute image même est absorbée par le devenir image du monde. C'est peut-être le danger le plus grave. Il y a une sorte de métabolisme diabolique du système qui a intégré toute dimension critique, ironique, contradictoire, en fractalisant tout. Tout est *on line*, et on ne peut rien opposer à un événement en ligne.

## 5. Fragments anthropologiques

*« Peut-être avons-nous de l'homme une idée trop anthropomorphique. »*

Stanislaw Lec

*J'aimerais que l'on revienne à l'opposition qui me semble très féconde du pari social et du contrat social... Comme par exemple, la meilleure manière de régler le problème de la violence urbaine, de la violence scolaire, passait par la relance du contrat social. Il y a là une gageure franchement surréaliste. Comme si l'apprentissage des fondements contractualistes de l'État de droit pouvait régler en profondeur quoi que ce soit !*

Le social a connu la même dérive que l'anthropologie. Lorsqu'elle apparut, l'idée du social se posa comme une fracture envers toutes les religions, contre les ordres transcendants elle avait une certaine radicalité, dans la mesure où elle était liée à la société en acte et aux conflits qui étaient nés de l'histoire. Et puis le social est devenu un concept absolutiste, impérialiste même : il s'est alors étendu rétrospectivement à toutes les sociétés, et prospectivement à toutes les sociétés possibles. Dès lors, il a perdu sa définition – si tout est social, d'un bout à l'autre de l'histoire, alors plus rien ne l'est, c'est une conséquence funeste de toute conceptualisation totalisante. L'anthropologie avait déjà opéré un parcours du même type, en étendant le concept de l'humain à toutes les sociétés qui n'y répondaient guère, qui étaient au contraire des singularités qu'il aurait fallu prendre en compte en tant que telles. Une certaine anthropologie l'a

fait, en apportant l'arme du relativisme dans l'analyse des sociétés modernes, ce qui permet de démanteler l'universel ou son concept. Le contrat social est là pour sceller une abstraction, une réalité fuyante. C'est l'abstraction analytique qui a créé le « social ». C'est au fond la même chose pour le « politique ». Que désigne-t-on par ce concept ?

J'ai plutôt tendance à voir les choses en termes de formes réversibles, de défis, de séduction. Or, rien ne s'oppose davantage à cet univers des formes que l'analyse purement conceptuelle, qui fait tout passer à travers le médium d'une terminologie, d'une science ou d'une institution. On aboutit alors, tout simplement, à une langue de bois !

*Si je vous comprends bien, le social est introuvable ?*

Tant que le social n'était qu'une dimension utopique, déstabilisante, non instituée, il avait une valeur subversive, mais dès qu'il a été institué, fût-ce en termes de contrat, les choses ont changé. Le contrat social a-t-il jamais fonctionné ? C'est un mystère... Il a fonctionné pour ceux qui l'ont rédigé, mais a-t-il vraiment été reconnu ? Ceci est d'ailleurs valable pour toute la modernité : est-ce qu'il y a eu une véritable rationalisation des choses ? Le social est comme un hypertexte, qui se génère lui-même depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle au moins ; il est entretenu par les intellectuels, les politiques dont c'est un peu le fonds de commerce. Ce n'est pas qu'il est coupé de la réalité, mais il fonctionne tout seul, comme un objet technique très perfectionné. Il n'y a plus que lui pour désigner les choses, et donc on ne voit plus à travers, la boîte noire du social s'est refermée. Heureusement que toutes sortes de choses adviennent qui ne relèvent plus du social... Lorsque les événements majeurs sont le chômage, la vache folle...

*Et la pédophilie... Trois événements, qui sont plutôt – vous le dites dans Cool memories IV – des anti-*

*événements, des non-événements...*

Exactement. Tout événement qui ne relève pas fondamentalement du social ni du politique, mais que l'on cherche à politiser et sur lesquels des enjeux politiques se greffent, comme l'affaire du sang contaminé. La politique finit par tourner exclusivement autour de cela, mais fondamentalement ce sont des choses venues d'ailleurs, des contestations venues de la biologie ou d'autres secteurs. Vouloir tout ramener à du conflit social n'était qu'un rêve. Lorsque j'entends parler aujourd'hui de social ou de politique, j'ai l'impression que les gens se parlent à eux-mêmes et entre eux, quitte à nourrir des polémiques infinies, mais que quelque chose reste tout à fait en dehors de cela. Le problème a commencé avec le concept de masse, de majorité silencieuse. Les masses ne sont plus du social ! On en parle en termes de sociologie, comme si c'était une substance pénétrable par le social, rationalisable par le progrès. Pas du tout, plus on avançait dans le social, et plus se constituait une sorte de matière noire...

*C'est une instance que vous qualifiez même d'antimatière indéfinissable du social... Les masses seraient l'inertie, la puissance du neutre. Les majorités silencieuses qui ne seraient conductrices ni du social, ni du politique, ni du sens...*

En effet, une « matière » complètement résistante, irréductible, qu'on a essayé de circonscrire par les sondages, les statistiques, etc., comme en physique, le chaos à travers le calcul des probabilités. On établit alors une science qui en rend compte, qui tend une espèce de miroir au social et aux masses. Il y a là une méconnaissance totale de qui est non pas un antipouvoir, mais une puissance – ou antipuissance – silencieuse, hors du contrat social, et foncièrement de l'ordre du défi...

*On retrouve le défi social, plutôt que le contrat social...*

C'est une autre instance qui se joue contre le social ; il est possible aujourd'hui que bien des énergies s'arment contre le social... Pensons à tous ces cheminements secrets ou mystérieux par où les gens résistent à la représentation. C'est évident pour la représentation politique, dont la remise en cause est très profonde, mais également pour toute espèce de représentation. Pour le meilleur et pour le pire, car dénier la représentation – je n'ai plus besoin d'être représenté, je n'ai pas à être représenté –, ce peut être le signe d'une souveraineté totale ou le signe qu'on est complètement immergé, diffus, laminé, et qu'on n'a même plus de soi-même une idée quelconque, ni un idéal à défendre. Les politiques ni les intellectuels ne veulent tenir compte de cet état de fait parce que la démocratie repose sur ce postulat de la représentation. Or, il y a une exigence de plus en plus grande de ne plus être représenté, jusque dans les mots peut-être, qui pourraient être saisis par la tentation de ne plus signifier.

*On peut aller loin comme cela...*

C'est l'objet d'une sorte d'insurrection relativement silencieuse et méconnue, mais qui me semble un enjeu fondamental.

*Échapper au pouvoir de la langue – en elle, « servilité et pouvoir se confondent inéluctablement<sup>[7]</sup> » – au prix de l'impossible, comme dirait Barthes...*

Bien entendu, contre la langue, au sens où Barthes disait qu'elle était fasciste puisque c'est une sommation de parler, et que le fascisme veut faire parler... Les gens ne veulent peut-être pas parler dans ce sens-là... Les politiques ne sont pas tous inintelligents, et certains sans doute entrevoient la chose, mais cela est de toute façon inavouable. J'étais allé jusqu'à émettre l'hypothèse que les politiques, la classe politique en général, étaient là pour gérer cette fausse part maudite que serait tout le déchet du social dont personne ne sait quoi faire, et que

les masses (ce ne sont pas forcément des millions d'individus) se défaussent allègrement de tout ce fatras sur cette coterie, cette mafia peut-être, à qui est dévolu le sale boulot, et qui sont finalement des sacrifiés. Il faudrait un renversement analytique de situation. Non pas critiquer le politique, la corruption, etc., mais se dire : est-ce que tout cela ne serait pas une sorte de stratégie inverse, non calculée et pour cette raison inattaquable, à savoir que, finalement, la scène du politique est tolérée telle qu'elle est (avec tous les bénéfices secondaires que peuvent en tirer les politiques eux-mêmes) parce que le pouvoir est en soi méprisable ! Or, un certain rationalisme a pu nous faire croire que le pouvoir était une chose désirable, en particulier dans les années où pouvoir et désir rimaient ensemble, constituaient une sorte de cocktail idéal. Jamais pourtant il n'a été démontré que le pouvoir, pas plus que la représentation ou la vérité, ni même le bien, étaient profondément ancrés dans le désir collectif. Pas davantage l'être social. Comme si l'être humain était un être social !

*C'est un des présupposés de toute l'anthropologie...*

Tout est fait pour maintenir à flot ce présupposé absolu. Si on le met en doute, qu'en sera-t-il ? Même présupposé pour l'information et les journalistes, auxquels on reproche la malversation des faits, d'exploiter les événements. Ils s'en sont d'ailleurs accusés eux-mêmes, s'en repentant publiquement... Or, si on admet que le médiatique et l'information sont une sorte d'activité virale, on peut fort bien penser que ce n'est pas le travail des journalistes que d'exercer une fonction critique sur l'événement, que leur travail est de livrer un matériel brut et de laisser aux gens la liberté d'en user comme ils le veulent. Que les gens aient au moins la liberté de ne pas croire ce qu'on leur raconte, et de renvoyer l'information à ce qu'elle est, c'est-à-dire un spectacle, une parodie, un pastiche de l'événement du

monde, et non pas un objet critique d'information au sens noble, ou de savoir, ou de connaissance. Il faut donc prendre les médiaticiens pour ce qu'ils sont, et ne pas chercher à corriger ou rectifier leur rôle pour les rendre à je ne sais quelle objectivité... Non, ils sont fonctionnels, c'est tout. Mais je revendique la liberté de pouvoir en juger, sans interactivité complice. Ce sont eux qui font l'information, eh bien qu'ils la fassent. C'est comme au théâtre, j'aime bien être dans la salle : que les acteurs jouent et ne me prennent pas pour autre chose qu'un spectateur. Essayons de garder au moins cette souveraineté. Au lieu de vouloir tout socialiser, tout interactiviser, dire : « Non ! Ce problème-là, c'est le vôtre, moi je reste libre de ma détermination »...

*Pour en faire quoi ?*

Qu'est-ce qui peut advenir ? C'est en effet le grand mystère. Admettons que les gens aient cette exigence de n'être plus représentés, que personne ne parle plus en leur nom, même pas eux-mêmes à la limite, ne plus parler en son nom propre (c'est une illusion de poser une instance individuelle de désir et de pouvoir). ; Que deviendrons-nous si on lève cette hypothèque, c'est un mystère, mais vraiment passionnant. Que reste-t-il quand on soustrait toutes ces superstructures très envahissantes ? Bien sûr, on ne va pas trouver une nature humaine, elle aussi est une espèce de superstructure... On ne retrouvera pas une nature au sens individuel du terme, peut-être la dualité qui m'est chère, l'idée que tout a lieu dans une forme d'attraction/distraction, ou on ne peut pas à un moment donné cerner la responsabilité, cerner la liberté... C'est un jeu ! Il faut garder cette idée qu'il y a un affrontement, un antagonisme irréductible. Et qu'on a toujours cherché à conjurer cette situation primale, sauvage en quelque sorte, par l'insertion d'un espace représentatif, raisonnable, intellectuel, conceptuel, etc.

*Toute forme d'élévation, au sens propre...*

Il y a la réellement un point d'interrogation. Je suppose que nous ne sommes pas la seule époque à avoir rencontré de telles interrogations, une telle radicalité insoluble. Le problème est plutôt de porter la radicalité au cœur même, non seulement de cet espace de la représentation, mais aussi de cette sorte de quatrième dimension, ou l'espace de représentation est lui-même aboli. Que devient la dualité, dans un espace non seulement à trois dimensions, mais ou une quatrième dimension volatilise toutes les données du problème ?

\*

*Lorsqu'on ne sait trop où vous classer, ni philosophe ni écrivain, on fait de vous un sociologue, qui plus est « de formation ». Ce qui est assez cocasse, car vous convenez vous-même que vous n'avez eu aucune formation sociologique...*

Je ne démens même plus... Mais l'habitude est tout de même prise de m'appeler ou philosophe ou écrivain.

Peu importe ! Il faudrait refaire le procès de la sociologie, que j'ai fait dans « À l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social ». J'y réglais mes comptes, d'une certaine façon. Le social a été une filière dynamique d'analyse, à l'époque de Caillois par exemple, du Collège de sociologie ; ce fut un bon angle d'attaque, qui n'était plus du tout dans la filière du contrat social, d'ailleurs.

*Rappelons que Georges Bataille, Roger Caillois et Michel Leiris fondèrent le Collège de sociologie en 1937 – dans le prolongement de la revue Acéphale – pour étudier la présence du sacré dans les faits sociaux<sup>[8]</sup>.*

C'était autre chose que la représentation du social, que cette espèce de sociothérapie qu'est devenue la sociologie aujourd'hui. Le social est devenu tout doucement – tout en demeurant un objet universitaire un espace-temps parallèle, qu'on n'arrive plus à saisir, hors duquel sont

expulsées des catégories entières, désormais extra-socialisées. Bientôt le social sera devenu intégral comme la réalité intégrale, mais il n'y aura plus personne dedans, ce sera le désert ! Il n'y aura bien sûr plus de contrat du tout, puisque sans représentation possible ! Sur ce social intégral, flotte le grumeau du politique, une vague banquise, un faux stade du miroir, avec des figurants en guise d'acteurs... En revanche, l'autre univers, où il se passe beaucoup de choses, est un univers dissocié, un univers parallèle. Celui-ci n'est pas un objet pour la sociologie ! Les sociologues en restent toujours à l'idée d'une rationalité du social, d'une finalité et d'une transparence finale du social.

*Avec l'idée à la mode de lien social, accommodé à toutes les sauces !*

Ceux qui s'occupent de l'exclusion n'en sortent pas : l'exclusion comme malheur ! Il faut transversaliser cela par l'idée du mal, dire par exemple que l'exclusion est peut-être malheureuse, mais comme destin, c'est autre chose, elle est jouée et vécue. On a tendance à prendre tous les individus pour des êtres passifs ! La fierté, le défi, l'honneur, des notions peut-être trop aristocratiques, et donc archaïques, ont été remplacées par la liberté et par une autre constellation, celle du malheur !

*Il y a une théâtralisation sociale de la victime, qui devient élue et honorée, une sorte d'élitisme inversé, qui, comme la remarque Bertrand Vergely<sup>[9]</sup>, constitue une nouvelle aristocratie pour temps d'égalitarisme...*

Tout le monde se demande aujourd'hui où il va bien pouvoir se caser dans le malheur ! C'est devenu la seule surface du social... Ce n'est pas glorieux ! Le social, qui en son temps fut une belle idée, s'est concrétisé, il s'est substitué au politique et maintenant il est lui-même englobé par le culturel. Quel destin malheureux que celui du social, et partant celui de la sociologie ! La voie qu'a

prise Bourdieu, celle d'une sorte de régression activiste au nom des misérables, est peut-être la seule pour la sociologie si elle veut se survivre. C'est curieux, tous ces gens qui ont lu Nietzsche et les autres, mais chez qui il n'est rien resté... Comment peut-on continuer à faire sa petite cuisine dans sa petite discipline comme si de rien n'était ?

Je plains – c'est une façon de parler, car personne n'est à plaindre, ni soi ni un autre – une intelligence qui se prend toujours à ses propres données révolues, à ses propres valeurs. Il y a intériorisation d'une discipline, d'une réalité, d'un groupe, on prend fait et cause pour quelque chose. Alors, il n'y a plus de regard transversal, c'est l'immersion. Nombreux sont les gens qui ne peuvent vivre qu'en immersion – une variante du protectionnisme –, la vie sans cela serait trop difficile à vivre.

Tout cela est maintenant court-circuité, télescopé par la mutation technologique, qui est d'un intégrisme bien plus vaste et définitif... Cet état de confusion est très intéressant à observer : le siècle se convulse à l'approche du tourbillon. On est passé au-delà de la fin d'une certaine façon, les gens veulent garder leur finalité, mais ils sont déjà au-delà... Ils vivent à contre-pied par rapport à eux-mêmes, ils vivent sur un mode qui n'est plus le mode traditionnel, représentatif, social, électoral. La comédie de l'élection, par exemple, devient totalement folle, et pas seulement aux États-Unis ! D'ailleurs, je ne sais pas ce qui pourrait prendre la place du système représentatif. Rien, peut-être ! C'est l'assomption du vide, du vide mis en scène !

*C'est l'image que vous utilisez, je vous cite : « Qu'y a-t-il au-delà de la fin ? Au-delà de la fin s'étend la réalité virtuelle, l'horizon d'une réalité programmée dans laquelle toutes nos fonctions, mémoire, affect, intelligence, aussi bien que la sexualité et le travail, deviennent progressivement inutiles. Au-delà de la fin, à*

*l'ère du transpolitique, du transesthétique, du transsexuel, toutes nos machines désirantes deviennent de petites machines spectaculaires, puis tout simplement des machines célibataires, à la Duchamp, épuisant leurs possibilités dans le vide. Le compte à rebours, c'est le code de disparition automatique du monde<sup>[10]</sup>. »*

Il y a un usage stratégique de cet « au-delà de la fin », mais c'est de plus en plus difficile lorsque les processus deviennent exponentiels. Passer au-delà de la fin, c'est faire intervenir l'autre flèche du temps, faire télescoper sur l'événement la présomption de sa fin. Qu'en serait-il alors ? J'ai beaucoup usé de cette manière de voir mais maintenant, il devient de plus en plus difficile d'anticiper quoi que ce soit, car la fin est là sans qu'on puisse en jouer comme d'une échéance future. Elle est déjà là, nous y sommes déjà.

*Il y a les avant-derniers, les derniers, pas les après-derniers !*

Eh oui ! Il y a l'avant-dernier, le paroxysme – c'est-à-dire littéralement juste avant la fin –, après rien ! faudrait trouver un autre « oxisme », pour désigner ce vide temporel...

## 6. Fragments fatals

*« La mort se défend contre nous, mais elle finit par céder. »*

Stanislaw Lec

*Abordons plus frontalement le problème du mal, de sa transparence. L'idée que le mal transparait et transpire, l'idée d'une sorte de surgissement, d'une brèche. On retrouve l'idée du fragment...*

Je reviens sur l'opposition entre mal et malheur. On est dans une culture du malheur, une culture de la misère, ce qui n'exclut pas sa réalité matérielle, mais c'est autre chose de l'idéologiser... Le malheur idéologisé est devenu aujourd'hui une sorte d'emblème et un mode d'action. Il y a tout un « actionnalisme » du déficit, du handicap, du dommage et intérêt, du procès. Tout l'ordre social repose désormais sur cette espèce de négociation malheureuse, dont on peut tirer les bénéfices secondaires, c'est d'ailleurs une façon de rééquilibrer les choses sur un mode négatif, celui du repentir.

Il faudrait renverser tout cela et se demander ce qui transpire tout de même du mal dans le malheur, mais qui est aussi conjuré par lui. La partition du bien et du mal ordonne les choses, à partir du moment où tout est discriminé en deux principes adverses, au nom desquels on ne peut prendre, bien entendu, que le parti du bien, on est dans une tendance générale à l'élimination du mal. Ce mal exclu, ce mal forclos, affleure dans le système même du bien, dans toute l'organisation vertueuse et pieuse des choses : il transparait sous la forme du malheur. C'est une sorte de re-surgissement du

refoulé, encore que je n'aime pas trop en parler en ces termes, mais il y a bien un effet presque physique de reflux. Ce qui fait ressac, c'est le vieux principe de la dualité et de la réversibilité. L'idée que le bien et le mal sont inséparables, que ce sont à la fois deux principes opposés – tout ceci est très manichéen – et qu'ils sont en même temps inséparables.

On peut dire cela en termes d'anamorphose : le mal n'apparaît que dans une sorte d'anamorphose à travers toutes les figures du bien, dans leur évolution vers le pire. Nous sommes dans une culture où tout va de mieux en mieux et de pire en pire, en même temps, simultanément, en une double flèche, comme la double flèche du temps.

Je prends le parti pris exactement inverse de notre idéalisme quant à la nature de l'homme. J'oppose à l'idée que tout va mal, mais que foncièrement tout est destiné à aller vers le bien, l'idée de destin qui est celle du mal. Prendre le parti du mal, en gardant l'idée que toute l'énergie vient de là, est une vision manichéenne, voire cathare. Le mal est à l'origine du monde créé.

Dieu, s'il a créé le monde en fonction du bien, s'est quand même heurté à une matière aussi forte, sinon plus forte que lui. Il a un peu raté la création. Lichtenberg fait cette hypothèse : le monde aurait été créé par un Dieu qui n'était peut-être pas tout à fait à la hauteur de la tâche. Une sorte de divinité légèrement inadaptée, de rang inférieur.

Il est intéressant de re-situer les choses dans l'optique du mal et non dans celle du malheur. Et donc d'imaginer que tout le monde est affronté au mal – en dépit de toutes les conjurations et autres fantasmes, et cela jusqu'au travers de son propre malheur – au mal, c'est-à-dire à une forme de destin. Alors, l'homme n'est plus du tout victime de quoi que ce soit, il est acteur de sa propre mort.

Il y a quelque temps, j'ai participé avec Marc Guillaume à une journée organisée par l'E.H.E.S.S. de Lyon consacrée à l'accident automobile. Tout ce qui a été dit – sur la vitesse, l'insécurité, etc. – l'a été en fonction de l'idée que les comportements des automobilistes sont très largement irrationnels, fantasmatiques, agressifs, etc., et que puisque c'est de l'irrationnel, on doit pouvoir le rationaliser à force d'analyse et de technique. Personne n'a fait valoir l'idée que ces comportements, même s'ils sont à la limite suicidaires, sont une action, une façon d'affronter un monde où tout est permis, où tout est possible. Et qu'il est insupportable que tout cela soit donné sans qu'on ait la possibilité de le rendre...

C'est la logique symbolique profonde du don et du contre-don, qui n'est pas une logique imaginaire, qui n'a rien à voir non plus avec le pathos sécuritaire. Il y a une sorte de passion du risque. Cela m'a fait penser à Palerme, où le trafic automobile est une véritable dramaturgie de la mort, mais bien jouée et bien contrôlée ; tous conduisent à la limite de l'accident, chacun se défiant l'un l'autre jusqu'au dernier moment. Ils le font d'ailleurs très bien, de telle sorte qu'il n'y a pas plus d'accidents qu'ailleurs. C'est un grand jeu, et celui qui n'observe pas cette règle d'insécurité est méprisé ! Ce sont des destriers, des chevaliers...

*On pense au stade « agonal » analysé par Johan Huizinga dans son essai Homo ludens : « Le jeu et la compétition comme fonction créatrice de culture ».*

Tout à fait... Dès lors, parler de sécurité devient totalement absurde ! Quels que soient les dysfonctionnements, la pollution, la corruption, il y a toujours l'intention de trouver une version idéale, technique des choses, une réparation absolue de ce monde qui est si mal foutu. En même temps, il y a une fascination vertigineuse dans les comportements automobiles, un jeu avec la mort. Dans une société de forclusion de la mort, il faut bien la retrouver quelque

part. Il suffit de regarder le feuilleton quotidien... Ce que les gens regardent surtout à la télé, c'est le constat des week-ends routiers, les catastrophes... Et ce n'est pas la compassion qui les étirent, c'est la fascination qui les retient.

*Michel Serres a parlé d'un polythéisme du sacrifice humain, dont les grands prêtres officient tous les soirs au journal de vingt heures. L'essentiel de l'actualité télévisée n'est-elle pas construite autour des dernières nouvelles de la mort ou du sacrifice ? Des accidents, des guerres, des tremblements de terre, des épidémies, des fermetures d'usines, autant de sacrifices humains.*

L'actualité politique et sociale qui défraye la plus grande partie des écrans, ne défraye pas véritablement l'imagination. Les gens subissent cela comme un rituel dévitalisé, alors que la météo, le temps qu'il fait, la mort qu'il fait, ce n'est pas du tout dévitalisé !

*On retrouve de nouveau certaines de vos analyses, notamment dans L'Échange symbolique et la mort, où déjà la question de l'accident automobile était abordée.*

En effet. J'ai l'impression qu'on escompte plus ou moins consciemment un retour de flamme des objets techniques, il y a un jeu avec la technique, ce n'est pas seulement un médium, il y a véritablement un duel. On parle assez bien de la vengeance des objets, du retournement « frankensteinien » des choses, c'est très généralement accepté. Ce n'est pas seulement l'accident et la mort, c'est aussi l'ennui et la panne, tout ce qui donne impression d'une sorte de mauvaise volonté, mais en même temps fait événement. Une sorte de brèche ouverte par les objets, puisque aujourd'hui tout est médiatisé par des objets ou par des signes. Le bonheur ou le malheur, l'accident ou l'extase ne peuvent donc venir que des objets, et cela peut aller jusqu'à la drogue, jusqu'à un usage psychédélique de l'objet technique (en particulier des nouvelles technologies informatiques)...

*Peut-être peut-on parler d'une stratégie – comme celle dont il est question dans Le Silence des masses –, une stratégie offensive et paradoxale, en tout cas de défi collectif ou individuel, à la trop grande sécurité...*

Il est vital de pouvoir répondre en termes de défi à la sécurité, à l'instinct de conservation, à la facilité de la vie. Il n'y a donc pas de solution rationnelle. Plus on poussera la sécurité, et plus on poussera les gens à prendre des risques insensés. Il y a là un enjeu symbolique irréductible et le mal passe à travers cela. Dans nos vies vouées au misérabilisme ambiant auquel correspondent toutes nos valeurs surajoutées de droits de l'homme, de responsabilité, de temps en temps, le mal fait brèche, il s'engouffre et il faudrait lui laisser libre cours, non le subir en terme de malheur, mais le prendre en compte en terme de destin.

Ce n'est pas l'*amor fati*, mais c'est en contradiction avec la mentalité générale qui est tout de même l'intériorisation de son propre malheur. Du coup, la transparence du mal s'affine : avec tous les moyens qu'on a de faire le bien, de créer de plus en plus de possibilités virtuelles (y compris avec le numérique, le cybernétique, l'informatique), elle prend très nettement une forme virale, elle est devenue la viralité même, qui n'est pas du tout un accident... On parle de virus de l'information, mais c'est l'information qui est le virus !

On peut prendre la défense de l'accident – comme subversion de l'ordre des choses –, mais en le regrettant, avec une certaine nostalgie que ce monde soit accidentel. Ou, au contraire, en faire, non pas un mode idéal, non pas une révolution, mais l'occasion de se demander ce qui changerait si l'on prenait un parti différent. Par exemple, toute la corruption qui s'étale dans l'univers politique, au lieu de la considérer comme une espèce d'épiphénomène regrettable, une sorte de déchet, de séquelle de la perversion des individus ou des institutions, ne peut-on la penser comme un mode de

fonctionnement ? C'est le fonctionnement lui-même qui est pervers, et non les dysfonctions. Ce n'est pas la corruption qui est perverse, c'est l'ordre, et la corruption est une façon de le pousser au pire, jusqu'à la parodie. C'est l'hyperfonction ! Cette hypothèse rejoint la topologie de la part maudite : que fait-on d'un excédent ? Il faut le donner, le rendre, le dépenser, il faut qu'il brûle... La corruption est une des façons de dépenser cet excédent !

Certes, on est bien forcé d'envisager les deux niveaux : avoir simultanément une réaction, normale, humaine, indignée, contre les « affaires » et une analyse d'un autre ordre. Mais à quoi mène-t-elle cette analyse paradoxale ? À rien, puisqu'à partir d'elle il n'y a pas de principe d'action, de principe d'équilibre de l'ordre des choses...

*Gare à l'indignation, au ressentiment...*

À quoi sert le ressentiment, en effet, à quoi sert l'indignation ? Tout est là. Et si tout est là, c'est que nous l'avons voulu. Il y a un ordre de la volonté qui n'est pas celui de la volonté du bien.

\*

*À propos du mal, vous abandonnez toute forme de théodicée, de justification du mal. Votre position est un peu l'inverse de celle de Leibniz, non pas se mettre à distance pour apercevoir la perfection du tout, mais s'approcher au plus près pour l'apercevoir dans le fragmentaire. La problématique du mal est presque renversée : le mal est la perfection même, et non, en creux, la célébration du bien...*

C'est l'histoire du crime parfait. C'est la perfection qui est le crime. Il s'agit bien d'un meurtre, celui du mal. Lorsque j'avais exposé cette idée, je me souviens de certaines objections, comme celle-ci : « Que faites-vous de l'extermination ? » Eh bien justement, avec elle, on n'est pas dans le mal. L'extermination, c'est l'extermination du mal faite au nom du bien... C'est

l'aboutissement d'un ordre rationnel et logique. Toute l'éthique s'empêtre là-dedans : comment faire qu'un excès de bien ne tourne pas en son contraire ? Cela dit, toute chose étant réversible, il y a un jeu entre la destination et le destin, peut-être que le mal lui aussi poussé à une certaine limite produit le bien...

*On trouve chez vous l'idée que l'abolition du réel n'est pas le résultat d'un décret distancié, c'est par contact que s'opère l'abolition, plus on s'approche plus il se dissout...*

Le réel se donne comme un ensemble. Le principe de réalité est un principe d'ensemble. L'éliminer, le détruire, le nier, etc., n'est pas un geste naïf, c'est aller au-delà de tous les ensembles possibles, par une déstructuration. On entre alors dans l'immédiateté, dans l'instantanéité des choses et de leur apparence. On passe au-delà de la représentation, au-delà du réel... Je me suis posé la question à propos de l'image : il y a aussi un meurtre de l'image, en tout cas de la photographie, dans la mesure où elle est un monde à deux dimensions, qu'elle n'est donc pas de l'ordre de la représentation, laquelle est à trois dimensions. L'image à l'état « pur » est une sorte d'univers parallèle à deux dimensions qui, de ce point de vue, n'est pas de l'ordre du réel, mais de l'illusion. Le meurtre de l'image consiste à la réintégrer de toutes les façons possibles dans l'ordre réaliste, dans la logique de la représentation (l'image comme reflet, comme témoignage). On lui enlève toute sa singularité en tant qu'univers parallèle. Un être à deux dimensions, comme l'est l'image, est en soi parfait. Il n'y a pas à attendre qu'arrive la troisième dimension comme une sorte de complément, de supplément porté par l'idée de finalité, où tout ce qui s'ajoute est mieux. C'est le contraire, tout ce qui s'ajoute annule ce qui précède... Du coup, cet univers à deux dimensions est sacrifié ; or c'est celui de l'illusion, au sens fort du terme, qui a sa

perfection en elle-même, sans être un stade d'une quelconque évolution !

*Avec la troisième et la quatrième dimension...*

La troisième dimension est une forme de dénégation de l'image. Avec la quatrième, avec le virtuel, on a un espace-temps qui n'a plus de dimension du tout, un espace-temps sans dimension ! Le fait que l'image soit à deux dimensions me plaît bien, dans la mesure où cela rejoint – pour des raisons qui me sont confuses l'idée de dualité...

*Votre fond gnostique...*

Ça doit être cela ! Il me semble que l'ordre symbolique est duel, en ce sens-là, et que tous les ordres que l'on connaît sont au contraire unitaires, totalitaires...

*Ce que vous avez dit de l'image à deux dimensions, on peut tout aussi bien le dire de la musique...*

Tout à fait. Lorsqu'on a commencé à construire des chambres quadriphoniques – j'en avais moi-même fait l'expérience au Japon –, il y avait un rendu des sons absolument parfait, une sorte de crime musical parfait. On avait l'impression que l'illusion proprement musicale, qui est aussi un univers parallèle –, était éliminée. Le son était érigé en objet ; dans sa perfection il devenait un objet, et non plus ce qu'on peut percevoir à distance. Lorsque l'on compare l'écoute d'un opéra sur un CD et dans une salle de concert, ce n'est vraiment pas la même chose ! La chaîne diffuse une musique dans laquelle on est immergé, comme dans une bulle, alors qu'à l'opéra, elle est écoutée à une certaine distance, c'est la véritable musique, l'autre est une circulation mentale. Évidemment, on peut être beaucoup plus immergé avec le CD, comme dans l'univers du virtuel, d'ailleurs c'est une musique virtuelle : plus le rendu est parfait, plus cela devient virtuel. Où est la musique véritable ? Qui le dira ? On a été amené à réintroduire du bruit, des parasites, pour rendre un effet de naturel, ou de son hyper-

simulacre... En tout cas, on cherche dans l'univers du son comme dans celui de l'image, le surajout de nouvelles dimensions, une triphonie, puis une quadriphonie, puis une multiphonie. Dans l'image, c'est la même chose, on lui donne une deux, trois, plusieurs dimensions. Si on veut revenir au plus près de l'essence d'un objet esthétique, là où il y a une perception esthétique des choses, il faut soustraire, toujours soustraire. Il faut soustraire tout ce qui se surajoute en termes de temps, de mouvement, d'histoire, de sens, de signification, qui fait que le génie propre de l'image est effacé, en tout cas masqué.

Le progrès – du moins ce qu'on nomme tel – consiste toujours à surajouter, à apporter des perfectionnements, des sophistications, et c'est un peu la même chose dans l'univers physique, chaque hypothèse s'ajoute à l'autre, dans une espèce de vertige, là aussi. Il devient impossible de maintenir un système de valeurs qui serait celui d'une dimension normale, celle du réel et de la représentation, qui est aussi celle du jugement esthétique, de la distance esthétique, de la perception et du plaisir... Cet univers à trois dimensions est devenu maintenant fluctuant, submergé par un univers à quatre dimensions, celui du virtuel, du numérique, de ce que j'appelle la réalité intégrale. La musique dont nous parlons est la réalité intégrale de la musique...

Par analogie, peut-être peut-on étendre cette analyse au social, au politique, au relationnel, il semble bien que par l'étendue virtuelle de toutes les possibilités offertes, par la ventilation de tous les problèmes dans toutes sortes de solutions alternatives, il y a comme une dissolution des choses... Que cherchons-nous ? Est-ce que nous cherchons à nous accomplir de plus en plus ? C'est bien entendu, le discours officiel. Ou est-ce que nous cherchons à disparaître, à nous dissimuler dans la dissémination ? Vraiment je le crois : l'écran est une surface en forme d'abîme, et non de miroir, quelque

chose dans lequel on perd son image et toute imagination.

Le choix est difficile à faire, car on est assigné à cette prolifération des images, au devenir-image du monde à travers les écrans, au devenir-image de notre univers, à la conversion de tout en image. Or, là où tout est image, il n'y a plus d'image, plus d'image comme illusion, comme exception, comme scène, comme singularité, comme univers parallèle. On peut faire sans doute la même analyse pour la musique... Pour l'art également, puisque maintenant les objets dits artistiques se situent dans une dimension qui n'est plus celle de l'illusion, mais celle de la performance plus ou moins technique, même si cela met en jeu des couleurs ou des formes. Et même si c'est encore une surface, c'est une surface de performance, une surface-écran. Ce n'est plus une surface obtenue par soustraction de la profondeur...

*Tout est devenu écran, si je vous comprends bien !*

Exactement. Dans l'écran, le problème de la profondeur ne se pose pas, il n'y a pas d'autre côté de l'écran, alors qu'il y a un au-delà du miroir. Ce qui ne veut pas dire que tout ce qui apparaît comme art relève de cela, il y a heureusement des exceptions. Toute véritable image, toute véritable photo ne vaut que comme exception, et, à ce titre, est singulière. Là, c'est tout le contraire, prévaut l'enchaînement continu et perpétuel. Dans la réalité intégrale, en principe, il n'y a plus d'exception.

Ce qui, par parenthèse, m'a posé un problème pour exposition photographique : « Le meurtre de l'image » où j'exposais des séries, donc en totale contradiction avec ce que je vous raconte. Je n'ai réalisé cette apparente contradiction qu'au moment de le faire... Après avoir tenu le discours de la singularité de l'image, de l'univers à deux dimensions, irréductible à celui à trois dimensions, voilà que je joue la série, qui est pour l'image une manière d'entrer dans la quatrième

dimension, celle du fractal, et qui fait donc partie du meurtre de l'image. Tant pis, je ne veux pas me justifier. Il y a, j'en suis conscient, une ambiguïté totale...

*Revenons à l'exigence de soustraction, elle est essentielle, car au bout, si l'on peut dire, il y a le fragment, qu'il ne faut pas confondre avec le fractal.*

En effet, il faut bien marquer la différence entre le fragment et le fractal... Le fractal est une sorte de segmentation, de prolifération, mais chaque élément ne fait pas le vide autour de lui. Le fragment lui fait le vide, le blanc, c'est même ce qui permet au fragment de constituer une singularité. Selon Musil, le fragment est le plus petit tout possible. Rothko dit – parlant de son œuvre – que ce qui la caractérise c'est qu'elle s'ouvre dans toutes les directions et en même temps se referme dans toutes les directions... J'aime beaucoup cette image : se refermer dans toutes les directions... C'est là, me semble-t-il, qu'est le fragment. Il se referme dans toutes les directions, alors que l'univers fractal n'ouvre pas plus qu'il ne ferme ; il n'y a plus cette diastole-systole, cette respiration, ce rythme propre, il y a une diffraction en continu ! Vu de près, le fractal et le fragment ont un air de ressemblance. Ni l'un ni l'autre ne font partie de l'univers du réel et de la représentation, tous les deux sont hors sens, hors représentation, mais ils y sont chacun de leur côté, de façon complètement adverse. C'est une distinction difficile à saisir.

*Le fragment est du côté de l'anamorphose, le fractal est du côté de la réplique...*

Ou du métabolisme, ou de la métastase... On peut faire des séries avec des différences infinies, on peut jouer à travers une gamme de différences, mais c'est de l'ordre du spectral, du « spectre » des différences, et non du jeu des formes et des nuances...

*Et puis dans le fractal, on se retrouve, on ne se perd pas... Demeure un principe d'identité...*

Le fractal est un univers infini... Dans la photo, par exemple, il y a presque une fatalité de la série, de par l'appareil technique qui cherche à fonctionner indéfiniment, comme l'acte photographique lui-même qui est potentiellement sans fin, on peut ne plus s'arrêter. Tout usage photographique entraîne cette possibilité... Est-ce un danger ? Plutôt un vertige ; là aussi une sorte de dissipation. Tout objet technique porte en lui sa répétition indéfinie, l'appareil photographique ne fait pas exception... Alors où se trouve la possibilité d'arrêter, pas seulement soustraire, mais arrêter le flux, le déferlement, pour retrouver ce vide, ce blanc, ce suspens dont nous parlions ?

\*

*Il y a toujours comme une sorte d'hésitation entre, d'un côté, le retour vers l'« un », la fusion, donc vers l'indicible, et, de l'autre côté, la tentation d'aller au-delà du « deux », vers le « trois », le trinitaire, que ce soit la Trinité chrétienne ou l'« Aufhebung » hégélienne (la synthèse dialectique) ? Comme s'il y avait une difficulté à se tenir dans le « deux », dans la contrariété pure, dans l'oscillation, dans le flottement...*

Il faut essayer de toujours maintenir cette distorsion.

Il ne faut surtout pas réconcilier toutes choses, mais en fait, aussi bien dans les analyses que dans la pratique, tout le monde cherche la réconciliation des principes. Comme le dit Stanislaw Lec : « On n'a jamais demandé à la thèse et à l'antithèse si elles étaient d'accord pour produire une synthèse. » Laisser vivre la thèse, laisser vivre l'antithèse, et ne pas chercher à finaliser les choses dans la synthèse. Il faut maintenir la distorsion, y compris dans les analyses, dans les concepts mêmes. Pourtant, on en arrive toujours, je n'y échappe pas, à des solutions de conciliation ou de dépassement... Le discours y mène presque « naturellement », à chaque fois, il faut refaire brèche, rouvrir au mal une possibilité antagoniste, irréductible.

*Conjurer la tentation dialectisante... il y a chez vous une absence totale de pensée du salut, il n'y a rien à sauver, rien à espérer. Vous développez une pensée du mal qui n'est pas habitée, même secrètement, par l'idée qu'il y a quelque chose qui aurait été perdu et qui pourrait être retrouvé...*

Le mal prend tout son sens dans son opposition au malheur. Dans son opposition au bien, c'est plus ambigu, car il y a une connotation du terme « mal » quasi romantique, voire démoniaque, et donc religieusement marquée... C'est donc un discours très difficile à tenir, si on veut éviter d'avoir l'air satanique, inutilement satanique...

*Tentation à laquelle cède souvent Bataille... Je pense à son adhésion paradoxale, à Reims – nous retournons à votre terre natale –, dans la cathédrale, à la foi catholique tout en se promettant de la subvertir... Il ne sortira pas de la volonté de transgression, il demeure hanté par l'expérience du salut. C'est un peu ce que lui reprochera Sartre lors de la célèbre « Discussion sur le péché » chez Marcel Moré<sup>[11]</sup>...*

Il entrevoit la possibilité de retrouver un ordre quasiment naturel, celui de la continuité... L'ordre d'une économie générale, d'une naturalité, avec l'énergie du soleil. Il y a chez lui un peu de cela, en effet... Bataille, c'est une vision théorique, il faut prendre les théories pour des visions, si elles en ont l'allure, en tout cas s'abstenir de les disséquer pour faire le partage du bien et du mal. C'est vrai qu'il y a toujours une filière, des références, mais à un moment donné, il y a la photographie instantanée d'une pensée, elle est ce qu'elle est, quels que soient ses éventuels contresens. Il faut faire une sorte de phénoménologie visionnaire des concepts, plutôt qu'une mise en demeure d'avoir raison ou pas...

## 7. **Fragments et virus**

*« Et le vent des réseaux inclinait leurs neurones  
Aux confins virtuels du monde instrumental. »*

*Il ne saurait donc être question de résister à la viralité en tout cas sur le mode des luttes historiques qui firent les beaux jours de la modernité...*

Je résiste un peu à l'idée de résistance, puisqu'elle fait partie de l'univers de la pensée critique, révoltée, subversive, et que tout cela est un peu révolu. Si on a une conception de la réalité intégrale, qui a absorbé toute négativité, l'idée d'y résister, de s'inscrire en faux, d'opposer à la valeur une contre-valeur, à un système un contre système, semble être pieuse et illusoire. Alors, qu'est-ce qui peut intervenir, sinon une singularité, qui ne résisté pas mais se constitue en un autre univers, avec une autre règle du jeu, qui peut se faire exterminer éventuellement, mais constitue à un moment donné un obstacle infranchissable pour le système lui-même...

Mais ce n'est pas une résistance frontale, cela ne semble plus possible.

Jadis, nous avons distingué quatre modes d'attaque et de défense, d'offensive et de défensive, une sorte de généalogie. Les loups, les rats, les cafards, les virus. D'abord, l'ennemi est frontal : ce sont les loups – cela vaut aussi pour l'ennemi humain –, on se barricade on établit des remparts, on constitue la ville du Moyen Âge, en tout cas on résiste frontalement. L'ennemi est visible, on sait à qui on a affaire, et à la limite, jusqu'à la lutte des classes de Marx, on est toujours dans cette figure.

Viennent ensuite, non plus les loups mais les rats. C'est un ennemi souterrain, la défense frontale n'existe plus, il faut inventer autre chose, une prophylaxie, une hygiène, essayer de juguler cet ennemi moins saisissable... Après, vient une autre génération d'ennemis : ce sont les cafards, qui se baladent non pas dans l'espace à trois dimensions, mais dans tous les interstices. A la différence des rats, ils circulent un peu partout, il devient très difficile de les réduire, il faut reconvertir tous les modes de défense. La quatrième phase : ce sont les virus, on est alors dans une quatrième dimension virale, où il n'y a plus de résistance possible... Que peut-on faire alors ?

*Sacrifier les agents supposés pathogènes par des holocaustes vétérinaires...*

Il faut voir à quoi tout cela correspond : les rats, ce sont tous les systèmes secrets, l'intrigue, etc. ; les cafards, c'est le parasitage de tous les systèmes avec l'impossibilité de pouvoir canaliser les choses ; mais le virus, c'est pire, car c'est l'information elle-même ; le virus est par excellence porteur d'informations, et en même temps destructeur d'information. C'est un ennemi, mais on ne sait rien de lui. A-t-il seulement une fonction ? Une fonction vitale ? Pour s'en protéger, cela devient très difficile. Ce sont des problèmes qui se posent au système lui-même, en termes d'autodéfense. Mais, du coup, le problème se pose aussi à ceux qui veulent prendre le système à revers, car on est bien obligé de passer par les mêmes péripéties de la défense et de l'attaque.

En termes politiques, il y a différents niveaux : un niveau de réaction frontale et un niveau d'abréaction souterraine. Il faut bien faire la différence entre : réagir, qui est s'armer contre, essayer de déstabiliser le système ! Et abréagir : une abréaction consiste simplement à expulser quelque chose, on ne l'accepte pas, c'est tout, mais on ne le combat pas non plus, on ne

se fait aucune illusion sur la possibilité d'en venir à bout, c'est seulement inacceptable... Cette espèce *d'abreacting* me semble être aujourd'hui la marque d'une insatisfaction très profonde, mais qui ne peut plus passer par une conscience critique, qui n'a plus les possibilités de s'armer contre un ennemi visible.

Contre un ennemi invisible et donc insaisissable, je suppose qu'il faut se faire soi-même invisible et insaisissable. Il faut que la pensée devienne virale elle aussi. Ce n'est pas une conclusion pessimiste, mais il faut combattre l'ennemi avec ses propres armes, selon sa propre logique, il faut donc une pensée qui, pour être un défi, soit à la hauteur d'un système qui est paradoxal, insaisissable et aléatoire... On se fait beaucoup d'illusion à vouloir ramener les problèmes à des thématiques traditionnelles, on se syndicalise, on conteste, on manifeste, comme si on avait toujours affaire au même univers...

*Francis Fukuyama dans son dernier livre non traduit en français, The Great Disruption, dit qu'Internet va reconstruire nos sociétés ; après la fin de l'histoire par lui annoncée, la révolution de l'information permettra de retrouver l'unité perdue, celle du lieu de travail (par le télé-travail) et du lieu de vie familial... Un nouvel ordre social qui réactive l'ancien...*

L'état des choses exposé dans *La Fin de l'histoire* m'avaient semblé assez incontestable, sinon qu'il était vu d'une façon très optimiste, très empathique, par rapport au système lui-même. Pour moi, Internet fait partie du problème, ce n'est pas une solution, c'est même aujourd'hui le noyau du problème. Les idées de convivialité ou même de tribalité, je n'y crois guère. Ou alors on demeure dans une tradition qui est un petit peu celle de McLuhan : l'analyse qu'il faisait des nouveaux médias était à sa façon assez optimiste, la globalité, le village global. Mais il écrivait à une époque où on pouvait encore entrevoir les choses de façon sinon radieuse, du

moins ouverte, parce qu'on était encore dans une période héroïque des nouvelles technologies.

Ce n'est plus le cas, nous sommes dans une période de saturation, et ce sont deux choses que d'affronter une vague et d'être la tête sous l'eau...

*Qu'est-ce qu'une pensée qui se fait elle-même invisible et insaisissable ? En d'autres termes, qu'est-ce qu'une pensée qui devient elle-même virale ?*

Que devient une pensée lorsqu'elle est confrontée à un monde qui n'est plus exactement le monde critique, celui de la crise et de la pensée critique ? A-t-elle prise sur un monde devenu virtuel et numérique ? Je ne le pense pas. Il faut que la pensée soit à la fois homologue à son objet et qu'elle puisse en même temps s'en démarquer d'une façon ou d'une autre. Envers un monde viral, numérique, etc., la pensée doit peut-être devenir virale elle aussi, c'est-à-dire capable de créer des enchaînements ou des déchaînements différents de ceux de la critique objective ou même de la critique dialectique. Être à la fois immergée dans cette viralité du monde et, en même temps, en être le contre-pied, sinon elle n'existe plus en tant que pensée. C'est une contradiction structurelle, mais c'est aussi une condition intéressante : qu'est-ce que la pensée fait de son objet ? Est-ce qu'elle doit le refléter en termes de vérité, être de l'ordre du dévoilement, le réfracter ?

*Ou de l'adéquation, toutes les modalités de la métaphysique traditionnelle...*

Ou bien la pensée doit-elle être en elle-même un événement, quelque chose qui précipite l'ordre du monde ? Je suis plutôt pour une pensée qui entre dans la règle du jeu du monde, car si elle joue un autre jeu, elle n'a plus prise, mais qui en accélère le cours, le précipite – au sens littéral du terme – vers sa fin. Elle est un élément de précipitation, sinon elle ne fait pas événement. La pensée en ce sens reste une stratégie

fatale, elle est dans l'ordre ou le désordre des choses, qui n'est plus tellement dialectique, elle accentue cette sensibilité aux conditions finales, qui me semblent caractériser le cours actuel du monde, un cours paroxystique. La pensée est donc cet élément paroxystique, qui se tient juste avant la fin, mais qui va de plus en plus vite vers la fin. C'est un peu de la métaphysique encore, la pensée partagerait peut-être la condition physique du monde qui est virale, mais reste métaphysique, au sens où elle fait passer cette condition au deuxième niveau, elle opère une montée en puissance de cette condition « objective », qui n'a plus d'objective que le nom. Ce qui se joue maintenant pour la pensée, c'est qu'entre le sujet et l'objet il y a une forme d'osmose – non de confusion –, de réaction en chaîne, plutôt que de réflexion de l'un sur l'autre...

*C'en est fini de la coupure épistémologique chère à Althusser qui fit les beaux jours d'une certaine épistémologie bien française...*

Oui, c'est fini. Tant qu'on avait affaire à un principe de réalité objectif, à une réalité objective, la pensée critique était de l'ordre des choses possibles. Mais si on prend l'hypothèse qu'on a affaire à une réalité intégrale, à une extrême réalité, plus réelle que le réel, à un achèvement de la réalité qui se perd dans la virtualité, dans l'immanence des opérations, il faut envisager d'autres manières de penser. C'est très difficile à concevoir, car il faut que la pensée soit de plus en plus radicale, qu'elle remette de plus en plus en cause l'ordre même des causes et des effets. En précipitant les choses vers leur fin, elle est plutôt du côté des effets (alors que la pensée critique est du côté des causes, elle est toujours dans la recherche des causes). Cette pensée radicale qui correspond à la réalité intégrale est donc du côté des effets, c'est-à-dire d'une forme de paroxysme, de phénomène extrême dont nous avons déjà parlé.

Mais cela reste très largement irrésolu, pour moi aussi, car cette pensée radicale doit bien se traduire de quelque manière dans la langue. On en revient au problème : la langue peut-elle se prêter à une gymnastique ou même à une acrobatie de ce type ? En tout cas, l'intérêt de cette approche est dans la prise en compte de tous les éléments nouveaux : l'aléatoire, le numérique, le virtuel, et aussi le chaotique qui est l'hypersensibilité aux conditions initiales...

*Les fameux « attracteurs étranges » de la théorie du Chaos, avec l'idée de sensibilité aux conditions initiales... Pour illustrer ce phénomène, on a recours généralement à la métaphore de l'« effet papillon ». Pourquoi pas ? À la condition de rappeler, à la suite du météorologue Edward Lorenz, que : « Si un battement d'ailes d'un papillon peut déclencher une tornade, il peut aussi bien l'empêcher. »*

Je me suis demandé si l'attracteur étrange n'était pas plutôt dans les conditions finales. Cette précipitation des choses vers leur fin, joue un rôle au moins aussi important que la sensibilité aux conditions initiales. La pensée fait sans doute partie des éléments chaotiques, donc des conditions initiales, qui comme telles ne sont plus des causes, mais elle me semble être beaucoup plus du côté de cette échéance fatale, non pas au sens où elle serait inévitable ou malheureuse, mais allant fatalement vers une fin.

C'est un peu différent du viral, me semble-t-il. La viralité ne me paraît pas être de l'ordre du fatal, bien qu'il y ait en elle quelque chose d'inéluctable et qu'elle relève d'un autre ordre que celui de l'enchaînement des causes et des effets. La pensée peut-elle être de cet ordre-là, créer des réactions en chaîne, créer des enchaînements métonymiques à l'infini ? Sans doute, mais est impossible qu'elle soit de l'ordre du clonage, de la prolifération virale. Tout cela est vraiment très difficile à concevoir... J'avais imaginé que ce pouvait être une

chance pour la pensée radicale : puisque tout se conjugue pour transférer toutes les fonctions à l'ordre opérationnel, la pensée n'a plus à s'en occuper, elle se trouve à la fois dégagée de sa responsabilité objective et des fonctions encombrantes, comme celle du savoir, de la recherche des causes, etc.

Ce serait pour elle une chance de se radicaliser en apesanteur. Dans le désordre actuel, c'est peut-être le parti qu'il faut prendre. Mais, dans ce dégagement rêvé, si elle veut faire événement, elle doit bien aussi ressaisir l'événement et le nouvel ordre des choses, toutes ces nouvelles stratégies du numérique, du virtuel...

*Il faut peut-être mettre en parallèle la critique intégrée et cette pensée de la précipitation...*

Il faut que la pensée soit toujours un défi, il faut qu'elle garde quelque chose de l'ordre du contre-don, non pas tant d'une opposition critique que d'une réversibilité, d'une puissance adverse, au sens littéral.

*La pensée critique semble vivre au rythme du monde qu'elle critique...*

En cela, elle serait l'héritière d'une certaine philosophie. Il y avait une forme complice d'intégration critique où la contradiction pouvait encore jouer. Tandis que là – la pensée critique et contradictoire ayant été en quelque sorte absorbée, phagocytée par le déroulement des choses – la pensée doit se trouver un autre champ, elle doit peut-être passer dans cette quatrième dimension, elle aurait alors une vue plongeante sur quelque chose qui à la limite se déroule sans elle. Il n'est plus question de transcendance dans la viralité, et donc il n'y a plus besoin de réflexion, les choses se déroulent selon une sorte d'écriture automatique... La pensée doit trouver, elle aussi, une sorte de déroulement automatique, c'est-à-dire prédestiné par sa propre fin... L'hypothèse la plus plausible est que c'est l'événement – dans l'ordre anthropologique ou même cosmologique –

qui cherche une fin, mais plus du tout une finalité transcendante.

\*

*Dans Cool memories IV, vous écrivez : « La pluie qui redouble de violence avant de s'arrêter. L'eau qui accélère sa course à l'approche de la cascade. L'athlète qui se désunit à l'approche de la victoire. Hypersensibilité aux conditions finales. » Et sous une forme plus humoristique : « On dit que les vieilles montres se mettent à avancer systématiquement. L'impatience d'en finir ? » Que dire de cette accélération du cours du temps à mesure que l'on approche de la fin ?*

Il y a, à la fois, un processus qui me semble objectif : les choses – comme l'eau à l'approche de la cascade – vont plus vite quand elles s'approchent de leur fin. C'est une intuition un peu gratuite, que les sciences physiques, peut-être, pourraient vérifier. Mais c'est aussi quelque chose que je ressens subjectivement. Une sorte de précipitation des choses, d'anticipation de leur fin, de précession de la fin qui intervient à ce moment-là dans leur déroulement même. Il y a une incertitude totale qui s'installe, mais elle fait partie de la pensée elle-même. C'est la pensée qui implique sa propre fin, c'est le concept qui implique sa propre réalisation. Il y a là une forme de catastrophe au sens littéral.

La pensée doit aller plus vite que les choses, plus vite que le monde. D'un certain point de vue, elle est précédée par le monde, qui sans même faire l'hypothèse d'une réalité objective, va plus vite qu'elle. L'économie va plus vite que la pensée de l'économie. Mais, peut-être y a-t-il un autre champ où la pensée peut, à sa façon – par une sorte d'ellipse –, aller plus vite que le système. Il y a le jeu toujours ambigu de parallélisme et d'implication de la pensée et du monde : sont-ils synchrones ? Sont-ils définitivement séparés ? Doivent-ils l'être ? Il y a une distance qui détermine une sorte de tempo inégal entre la pensée et le monde. Le type de pensée

« conservateur » qui pose la pensée comme reflet du monde sera toujours en retard... C'est Rilke qui dit : « Les événements vont de telle façon qu'ils nous précéderont toujours inéluctablement, nous ne les rattraperons jamais... »

*C'est le cas de la pensée critique sous sa forme historiciste, son impossibilité à penser son objet qui toujours lui échappe...*

Elle est toujours l'ombre de quelque chose. Mais il y a la possibilité d'une autre pensée. Elle est rendue possible par le langage lui-même : si nous n'avions affaire qu'aux faits, s'il n'y avait que des faits, la pensée elle-même serait de l'ordre des faits, elle n'irait donc pas plus vite. Mais le langage est quelque chose de fulgurant, qui peut prendre une autre dimension, trouver une forme transversale. Si on admet qu'il y a un monde objectif, on peut faire l'hypothèse qu'il est soumis à l'enchaînement de causes et des effets, qu'en conséquence il ne va pas très vite, car il ne peut aller plus vite que cet enchaînement. Si on admet, au contraire, qu'il y a un autre ordre que causal, dont la pensée serait l'instigatrice, quelque chose d'autre où l'effet précéderait la cause, où se déploieraient des enchaînements et des déchaînements différents, alors il y a une possibilité d'aller plus vite. Et c'est bien sûr cette voie qui m'a tenté...

*Le viral n'est-il pas déjà de cette nature-là ?*

Oui, dans une certaine mesure. C'est un autre frayage, qui n'est plus lié à l'enchaînement causal... Pour cela il faut passer au-delà de l'hypothèse de la réalité objective vers celle de la réalité intégrale. Le même mouvement que celui qui conduit d'une pensée analytique à une pensée radicale, qui serait à la dimension d'un monde qui « vire » vers le viral, vers la réalité intégrale. La pensée traditionnelle, objective n'est plus à la mesure de cette chose-là. Qu'est-ce qui est à la mesure de cela. On en revient au langage, aux formes elliptiques du langage,

aux possibilités extraordinaires de condensation qu'il offre, et donc de vitesse. Ce n'est pas une vitesse spatiale, cela va de soi. Est-ce une accélération ? Je ne sais pas... Plutôt une ellipse, une façon de pouvoir télescoper les choses, puisque le langage n'est pas lié, dans sa littéralité, au processus de la cause et de l'effet. Il peut à la limite devenir un effet pur, et à ce titre être une sorte de métaphore fantastique, inaugurant une forme de précession, par sa rapidité, sur l'événement lui-même.

*En tout cas pas une pensée de l'anticipation, mais de la précipitation...*

Oui, de la précipitation, de la précession, et non pas de la succession, qui est d'ordre rationnel. L'ordre précessif remet en question les idées d'origine, de fin, il bouleverse l'ordre successif...

*Et donc l'histoire et les philosophies traditionnelles de l'histoire... C'est le point de vue « métaleptique », puisque vous le nommez ainsi, qui rompt et inverse le déroulement rationnel des choses...*

En effet. Il est sûr que le langage est pour quelque chose dans cette affaire. Il y a peut-être d'autres formes, pourquoi pas plastiques ou sonores. Mais le langage me semble être le grand véhicule, le petit véhicule étant la pensée analytique, causale, que l'on pratique d'ailleurs toujours dans le discours. Nous vivons habituellement dans le discursif. Il n'empêche que l'acte de langage, l'acte de pensée a la possibilité de se singulariser, de prendre une forme elliptique, et non plus syntaxique. Il arrive alors à créer des singularités, des dispositifs qui ne suivent plus le cours normal de choses, mais qui peuvent aller beaucoup plus vite, justement parce qu'ils sont devenus des singularités. Dans leur manœuvre, si je puis dire, ils ne dépendent plus de l'universel, de la dialectique de l'universel et du particulier. C'est du singulier... Tout le travail de l'art est d'amener le langage à sa singularité, de l'arracher à la particularité et à

l'universalité du sens. C'est un peu ce que j'appelais le transfert poétique de situation.

\*

*Vous opposez la singularité à la banalité, mais ce n'est pas pour retrouver les catégories de l'universel et du particulier. C'est aussi pour vous l'occasion de dépasser les notions d'identité, d'individualité, etc. Ne procédez-vous pas alors à une critique, au moins implicite, des soubassements de l'idéologie démocratique... Voilà qui est impardonnable !*

Je ne me battrais pas sur ce terrain-là, tellement il est idéologique et démagogique. Il saute aux yeux, pourtant, que la démocratie, comme le dit Lichtenberg de la liberté, c'est la solution de facilité. Il est évident, nous dit-il, que l'homme est né non libre, mais que, pour des raisons assez obscures, cette non-liberté évidente lui est insupportable. On pourrait dresser une liste des solutions les plus faciles : la réalité, par exemple, est une solution facile. La pensée fait partie d'un monde qu'elle prétend analyser – il y a un enchevêtrement ou une circularité qui fait qu'il n'y aura jamais de vérité. Il n'est pas possible d'extraire une vérité de ce cycle dans lequel la pensée est partie prenante, fragment d'un ensemble dont elle est en même temps miroir. Elle ne pourra jamais assurer un point oméga d'où elle serait le sujet du savoir ! On est donc dans une incertitude totale, c'est la non-vérité du monde, la non-réalité du monde. C'est le principe d'illusion. L'illusion est là, mais elle aussi est insupportable...

*Ce n'est pas l'illusion platonicienne, le plus bas degré du savoir...*

Pas plus que la thèse selon laquelle nous n'aurions que la représentation des choses, comme le pense Kant, et donc nous ne saurions jamais rien du monde tel qu'il est en lui-même... Non, l'illusion est ailleurs, dans l'enchevêtrement et la réversibilité dont nous parlions.

Cette illusion est difficilement conciliable avec l'existence. D'où la solution la plus facile : celle de séparer le sujet et l'objet, et d'instituer une réalité objective...

D'une certaine façon, on peut dire qu'à partir du moment où ils sont séparés par cet acte ombilical, l'objet va tomber sous le coup de la réalité objective, et le sujet va finir dans l'illusion de sa liberté. On a affaire à une double illusion, celle de la réalité et celle de la liberté.

Parler de cette double illusion est difficilement recevable, on dira aussitôt : « Comment ? La liberté n'existe pas, mais vous agissez bien en tant que sujet libre ! »... Même si les sciences sont arrivées au stade de l'incertitude définitive, cette solution de facilité, qui a pour elle l'évidence et les apparences, est assurée de survivre. Mais c'est un jeu très excitant pour la pensée que d'échapper perpétuellement à la solution la plus facile... À défaut de pouvoir penser le mal, le principe du mal, la solution la plus facile est de parler du malheur. À chaque fois, on a cette distorsion, ce décalage... Il faut accepter cette dissociation, elle est la forme exténuée de la dualité...

*Toujours votre dualisme !*

C'est mon manichéisme transcendantal. Mais cette dualité est rarement vécue dans sa forme pure. La plupart du temps, elle est vécue dans la dissociation des modes de vie, des fantasmes, de toutes les vies dissociées, toutes les doubles vies, toutes les sociétés dissociées qui peuvent être analysées dans cette perspective, celle d'une abréaction à quelque chose d'insupportable.

*Dans l'échange symbolique, tel que vous le pensez, il y a l'idée d'une réversibilité des termes : vie et mort, bien et mal, masculin et féminin... Réversibilité qui n'intervient pas dans l'échange marchand fondé sur la valeur d'usage ou d'échange des biens...*

Cette idée de dualité est pour moi vraiment cruciale : elle est de l'ordre du devenir. En revanche, l'individualité est de l'ordre du changement, d'une identité plurielle. Le changement et le devenir sont des choses très différentes... Les formes sont de l'ordre du devenir. Elles ne sont jamais individualisées. Les formes, les qualités, les singularités sont incomparables. Elles ne peuvent se réduire aux chiffres, à la multiplication, au calcul, alors que l'individu se prête immédiatement à la numérisation et à la multiplication. Cela donne d'ailleurs la masse et toute la culture de masse, ou bien le clonage. Cela donne le fractal, si l'on veut, puisqu'on a fracturé cette relation duelle, et à partir de l'unité de base, comme dans l'arithmétique, on peut faire toutes les opérations qu'on veut, on est dans un monde opérationnel. On verse alors dans la série, dans la viralité sérielle, le clonage...

*Précisons cette idée du devenir opposé au changement...*

À la naissance, une des possibilités prend forme, forme de moi, tout le reste est exclu, et normalement, du point de vue du sujet, les autres possibilités n'existent plus. Mais on peut faire l'hypothèse que tous ces autres que je n'ai pas été continuent de devenir ; certes moi j'existe, mais les autres continuent de devenir, et à l'occasion je peux devenir l'un de ces autres là. Pas seulement les autres moi, mais aussi les autres que moi, avec qui je peux retrouver une relation duelle, un devenir, et non pas un moi qui subsisterait à travers le changement. Cette alternative du devenir se retrouve dans la notion d'« *uchronie* » chez Charles Renouvier. L'« *uchronie* », c'est la possibilité de l'utopie rétrospective, l'idée qu'à un moment donné, un événement advient, donc existe, mais comme nous le disions, l'existence n'est pas tout... Tous les événements qui n'adviennent pas continuent de devenir. Ils n'ont pas eu lieu certes, mais il y a un autre mode d'être que l'existence, et leur incidence sur l'événement même, celui

qui est advenu, est considérable. Donc, ce qui a eu lieu pourrait virtuellement – si on peut dire – devenir autre chose, l'est peut-être devenu, et ce n'est pas sa finalité qui commande à l'événement, mais toutes ces alternatives, dont on croit qu'elles ont disparu. Leur devenir fait partie de l'existence soi-disant réelle de tel ou tel événement.

Dans l'analyse de la Révolution française, par exemple, sur laquelle certains historiens portent un jugement de valeur prétendument objectif, il faudrait pouvoir intégrer cette dimension « *uchronique* ». Il y a un grand jeu assez mystérieux, le fait qu'à un moment donné telle décision devient réalité, telle forme s'impose, semblant exclure les autres. Mais les autres échéances sont là. De la même façon, peut-être, dans l'évolution des espèces, à côté des quelques gènes fonctionnels, tous les autres travaillent obscurément... Il faudrait tenir compte de cette sorte de simultanéité, qui n'est pas de l'ordre du développement linéaire, plutôt de l'ordre du devenir. Et peut-être que – ce serait l'horizon nietzschéen de l'éternel retour – toutes ces possibilités feront retour, adviendront à leur tour. Toutes les possibilités auront alors l'occasion de se produire et de se reproduire...

Le moi a son existence, son nom, son histoire, et il change, il s'identifie à lui-même, mais je crois qu'il est toujours hanté par quelque chose d'autre que ce qu'il est, il est hanté par ce qu'il aurait pu devenir ! C'est très remarquable dans le langage poétique. Chez Hölderlin, par exemple : sa poésie est un devenir perpétuel, il est successivement les fleuves dont il parle, les dieux qui l'habitent. Il n'est pas un moi identitaire qui joue à se transformer en diverses figures, il est le théâtre de la métamorphose des fleuves, des dieux, des paysages. Ce n'est pas lui qui change, ce sont les fleuves, les dieux, qui se métamorphosent à travers lui. Il laisse place à une métamorphose universelle...

*Hölderlin est en cela plus proche d'Héraclite : « Panta rhei » « tout coule », que de Hegel, son vieux complice du Stift de Tübingen...*

Infiniment plus proche d'Héraclite, en effet. Je vois là une opposition radicale entre une configuration poétique, singulière, liée à la métamorphosé des formes, et la réalité virtuelle telle qu'elle prévaut aujourd'hui. Certes, on pourra varier et multiplier les identités, mais le sujet – à géométrie variable – est toujours là. Alors que dans la forme poétique, il n'y a pas de lieu assujetti, ce sont les formes qui deviennent...

*On est au plus près de Nietzsche une nouvelle fois, l'idée de métamorphose est très présente, pas seulement dans Zarathoustra... Métamorphose et transmutation : une radicalité en acte, qui « sera peut-être un jour notre gloire posthume », disait-il.*

En effet. Et ceci vaut aussi pour le langage. Arriver à faire du langage un lieu de transit des formes, ce qu'il n'est pas dans le commerce habituel où persiste une définition des mots, des concepts. Un lieu de transit de formes, où les mots ne sont plus des termes, mais des éléments de jeu. Le langage comme une espèce de vide habité...

*Vous pensez, en même temps, les notions de singularité, de destin et d'échange impossible. Comment relier ces trois concepts clés de votre pensée ?*

Qui dit identité dit différence. Dans l'ordre des différences, donc dans l'ordre de la signification, du sens, etc., il y a une table des comparaisons et des échanges. Alors que la singularité est incomparable, c'est le point essentiel, elle n'est pas de l'ordre de la différence. Il n'y a pas d'équivalent général de la singularité, elle n'est pas dominée par l'abstraction de la valeur, donc l'échange en est impossible. Dans chaque individu aussi il y a quelque chose d'inéchangeable, d'inaliénable, d'irréductible

même au changement et à l'existence. C'est le caractère  
qui peut prendre éventuellement la forme d'un destin...

## 8. Fragments de lumière

*« Un jour d'été, en plein midi, suivre du regard la ligne d'une chaîne de montagnes à l'horizon ou d'une branche qui jette son ombre sur le spectateur, jusqu'à ce que l'instant ou l'heure ait part à leur manifestation – c'est respirer l'aura de ces montagnes, de cette branche. »*

Walter Benjamin

*L'art qui émeut d'autant plus quand il est imparfait, fortuit et fragmentaire, ce sont vos propres mots... C'est peut-être une bonne entrée en matière.*

Le problème, c'est plutôt le mot « art », de quoi parle-t-on ? Est-ce encore une catégorie, une histoire ? Ce qu'on entend intuitivement sous le terme « art » est aujourd'hui ce qui se résume dans les discours, les musées, les institutions, dans l'histoire de l'art, dans l'esthétique générale... Mais est-ce qu'il y a encore des œuvres qui se distinguent assez du cours des choses, de la banalité pour mériter le nom d'art ? C'est tout le problème. Tout est esthétique d'une certaine façon, cruellement esthétique. Mais dans l'ordre de l'illusion, dans l'ordre d'une autre scène, existe-t-il encore une puissance de l'art ?

*Ce que vous avez écrit sur l'art contemporain a fait grand bruit !*

Oui, et ce n'est pas fini, jusque sur Internet où des sites répondent, toujours dans des termes extrêmement véhéments, à ce fameux « complot de l'art »... C'est curieux, parce que, finalement, beaucoup de gens

partagent cette analyse, mais en même temps s'en défendent, particulièrement chez les artistes et les critiques évidemment.

*On pourrait peut-être revenir sur ce « complot de l'art »...*

Que disais-je ? D'abord que l'art contemporain était nul ! C'était une provocation, d'autant que je donne au terme nullité, un autre sens, un sens magique, sublime en quelque sorte. Être nul, savoir être nul, savoir gérer l'illusion, le rien, l'absence, c'est tout un art, et cela a toujours été le secret du grand art. Alors que celui-ci est nul parce qu'il gère tous les déchets de la vie quotidienne, il est devenu – depuis Duchamp au moins – cette espèce de réfraction automatique d'une certaine banalité, au point de se faire lui-même déchet, de se gérer comme déchet, mais avec toute l'emphase et l'aura dont se pare la pratique artistique. Il se prétend donc nul ! Tout cela s'accompagnant d'un certain chantage à la nullité, qui consiste à dire : « Je vous donne à voir telle "œuvre", si vous n'y reconnaissez rien, c'est que vous êtes nuls ! » Chantage auquel tout le monde obéit, en tout cas auquel la majorité cède. De la même façon que l'artiste travaille sur le monde, sur son corps, pour le vouer à la déchéance, pour l'annuler, en quelque sorte ; le consommateur, le spectateur, fait le même travail sur ses facultés mentales, il les annule lui aussi, et c'est dans cette complicité qu'est la véritable nullité. C'est le complot...

*Une sorte de « complosion »...*

On peut dire cela, une forme d'implosion et de complot... Alors que pour moi la nullité a un autre statut, tout le monde n'est pas capable d'être nul, c'est même extrêmement rare. Tout le monde n'est pas capable d'être fou comme Artaud, tout le monde n'est pas capable d'être une machine comme Warhol. L'art contemporain a fait de sa disparition, de son autodestruction annoncée (depuis deux siècles) sa

matière même, mais commercialisée, négociée en termes de pratique. En plus, il renie ses propres principes d'illusion, pour devenir une performance, une performance d'installation, voulant récupérer toutes les dimensions de la scène, de la visibilité, se faire extrêmement opérationnel lui aussi, et même s'il s'agit du corps déchiré, mutilé, de l'artiste, c'est encore une opération conceptuelle. Il y a là une espèce de visibilité forcée, l'art entre alors dans le même champ que les médias, que la publicité, etc., il ne s'en distingue plus. Peut-on encore parler d'art ? La bonne foi des artistes n'est pas en cause, je veux bien admettre que ce qu'ils font, ils le font dans une autosuggestion sublime, mais ce n'est pas là un critère définitif.

L'art est entré dans le champ de la consommation, pas seulement celui du marché de l'art, mais également celui de la vision esthétique. Auparavant, cette illusion de l'art (disons jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle), ne faisait pas l'objet d'un partage des masses, elle était un objet parfaitement élitiste, parfaitement à distance, théâtralisé. Alors que là, qu'on le veuille ou non, les masses sont entrées dans le jeu, et les artistes ont automatiquement intégré cet autre, ce terminal qu'est la demande de masse. Une demande bien entendu insaisissable et improbable, mais qu'on a intégré dans la mesure où on a pris en compte ce destin massif, cette fatalité massive de la banalité. Tout ce que j'ai pu écrire sur cette question résultait d'une réaction vive, personnelle, subjective aussi, d'ennui, d'irritation, et surtout de résistance au chantage. C'est parti de là. Certes, on peut repérer ce chantage ailleurs, dans le discours politique, par exemple. Si j'ai fait un sort particulier à l'art, c'est qu'il prétendait à l'immunité, jouissant de l'aura qu'il garde de son histoire. Je trouvais qu'il y avait là un abus de pouvoir et de prestige beaucoup plus considérable que ce qu'on peut observer chez les hommes politiques ou même chez les intellectuels. Les artistes se prévalent tout de même d'une espèce de statut extrêmement privilégié. Donc, pas

de pitié, il faut les ramener à ce qu'ils font, on voit alors que cela ne se distingue plus de ce que sont et font les professionnels de la visibilité et de la performance. Les concepts de performance et d'information ont tué le concept de forme, si on peut dire...

*Vous dites que l'art nous affecte quand il impose son illusion. Or l'art contemporain, selon vous, n'est plus illusion...*

L'art n'est plus capable de créer cette distance, cette autre scène ou cette autre dimension, ce monde alternatif, cet univers parallèle, qui n'est pas de l'art pour l'art, mais une sorte de défi au principe de réalité et à la réalité elle-même. L'art contemporain ne me semble plus capable de le faire ! Il y a bien des exceptions « personnelles », mais dès qu'on entre dans le champ du jugement personnalisé, la polémique devient insensée.

Il est possible, en effet, que cette forme de l'illusion, du mythe aussi, ne soit plus la forme la plus commune de l'art. Le père Duchamp, d'une certaine façon – en faisant son petit décollage/recollage de l'objet qui se redouble en lui-même dès lors qu'on le transpose dans une autre dimension –, a provoqué un décollement général. Depuis, l'illusion propre à l'œuvre a disparu. Il faut en tenir compte, en gardant l'idée qu'il y a pour l'illusion une possibilité de resurgir dans les apparences, mais certainement plus sous les formes institutionnelles de l'art actuel. De la même manière, si le social a été une idée, si le politique a été une dimension, ce n'est plus dans les formes actuelles qu'on va les ressaisir.

*Donc, terme à terme, on pourrait dire que si l'art ne nous émeut plus, c'est qu'il n'est pas imparfait, il est résiduel ; c'est qu'il n'est pas fortuit, il n'est plus décalé ; c'est qu'il n'est pas fragmentaire, il est de l'ordre du déchet...*

Pour attaquer cette question, prenons l'exemple de l'image et de la photo. On m'a assez reproché de faire des

photos et de les exposer, et d'être donc dans l'art, d'être que je le veuille ou non un artiste. Or, pour moi, la photographie, ce type d'image, est une forme alternative à ce que je disais de l'art. Je ne suis donc pas trop en contradiction avec moi-même. Y a-t-il la possibilité d'une image pure, qui ne serait pas immédiatement connotée par l'esthétique, par le sens, par l'événement ? Le statut presque anthropologique de l'image, la magie propre à l'image, celle d'un être à deux dimensions par opposition à notre univers de la représentation et de la réalité, peut-il être retrouvé, regagnant par là-même une espèce de pureté ? Le terme n'est pas très bon, j'en conviens, mais est-ce qu'il peut exister une image (autre que l'image de synthèse), qui ne soit pas le reflet de quelque chose ou la représentation de quelque chose ? Qui serait – un peu comme ce que nous avons dit de la pensée en termes de précipitation d'un ordre vers sa fin – un accélérateur de réalité, mais vers l'illusion. Un accélérateur d'illusion qui se démarque très nettement de son objet et qui en quelque sorte soit à la fois un attracteur et une forme de destin, de fin. Il est vrai qu'une image met toujours fin à quelque chose, il y a arrêt sur image, arrêt du monde sur image, et en même temps cette chose définitive a déjà pris fin. Ce qui est saisi est une forme de fatalité objective.

*On pense à ce que dit Barthes dans La Chambre claire du jeune Lewis Payne – photographié par Alexander Gardner – attendant dans une cellule la pendaison : « Il est mort et il va mourir. » Un court-circuit temporel...*

Il y a dans l'image un univers parallèle, une dimension manquante qu'il faudrait essayer de lui garder, et donc l'arracher à tout l'univers du visuel actuel, au déferlement des images. C'est difficile, dans la mesure où le même terme, « image », désigne des phénomènes très différents... Comment peut-on alors lui rendre ce statut exceptionnel d'une image qui met fin au monde et qui en est à la fois, non pas l'expression, mais l'émanation, une

forme d'intuition venue d'ailleurs. La photo me semble plus proche de l'image pure que le cinéma. Par la photo, en effet, on enlève à l'objet le mouvement, le son, le parfum, le sens, on lui enlève tout, l'image est au terme de cette soustraction indéfinie. Alors que notre monde commun des images est plutôt d'ordre accumulatif, informatif, comme la pensée traditionnelle est d'ordre accumulatif et évolutionniste. L'autre versant est d'ordre soustractif, je ne dirai pas « négationniste », mais enfin cela revient à dire que le « réel », la « réalité » n'existe que sous certaines conditions, auxquelles précisément la photo met fin.

*Vous dites qu'il faut délivrer le réel du principe de réalité... L'image a pour enjeu de délivrer le réel de cette gangue d'objectivité...*

Oui, elle a pour enjeu, à travers un objet, d'annuler le principe d'objectivité, et de le transformer en autre chose qui ne soit pas du sujet non plus. Dans l'acte photographique, il y a un mode de disparition respectif de l'objet et du sujet. Aujourd'hui, on voit peu de photos qui ne soient déjà surdéterminées ou connotées par le nom du photographe, par le thème, par le style. C'est rare de voir une image anonyme... Certaines vieilles photos sont parfois belles, uniquement parce qu'on ne sait pas d'où elles viennent ; elles viennent d'un univers révolu, elles n'ont pas de trace, nulle part elles ne sont marquées. C'est devenu très rare de voir des photos de cette nature, et une photo réussie est celle qui vous force à la voir ainsi. Certes, l'image pure est un rêve, mais le secret, je l'espère, n'en est pas perdu.

*On retrouve une idée qui vous est chère, celle de la photo comme abréaction au monde dans ses formes les plus insolites et les plus imprévisibles...*

Dans le domaine de la pensée, j'avais inversé les choses en disant : oui, nous pensons le monde, mais parce que le monde nous pense ! Dans l'image, on retrouve cette réversibilité : l'objet qui nous pense, qui

nous surprend, qui se fraye une voie. À la limite, il faudrait que rien ne vienne s'interposer entre l'objet et le regard, que ce terrain-là puisse être déblayé. Je pense encore à ce que dit Rothko, l'idée de l'œuvre qui va vers la confrontation absolue de l'objet et du regard, ou de l'image et du regard... À ce moment-là, ce n'est pas une question d'ascèse, de sacrifice ou d'abnégation, c'est un jeu. La règle du jeu appartient aussi bien au sujet qu'à l'objet, quelque chose se joue sans que le sujet soit maître du jeu... Ainsi conçue, la photo n'est pas un objet privilégié, la même question se pose un peu partout... On la règle aujourd'hui en termes de participation, d'interactivité ou d'interface, ce qui me semble complètement piégé, car il faut que ce soit un duel – un jeu est un duel aussi. Entre le sujet et l'objet, ce n'est plus une réflexion ou une réfraction, mais, tout ensemble, une annulation des pôles respectifs et une dualité.

Il faut arriver à sauver cette dualité, cette confrontation duelle... Le problème aujourd'hui, c'est que, le monde entier étant devenu image, il est de plus en plus difficile de trouver ce point oméga à partir duquel le mettre en suspens par l'image.

*La photo qui selon vos propres termes devrait révéler « le malin génie de la réalité », de la même manière que vous aviez parlé dans Les Stratégies fatales du malin génie du social et de l'objet... Dans malin, il y a mal.*

C'est l'histoire de la transparence ou « transpartition » du mal. Les choses ne nous apparaissent plus qu'à travers le sens qu'on leur a donné, on n'a plus d'aperception radicale et immédiate, il y a toujours une sorte de filtre. Il faut faire valoir l'idée d'une « transpartition » radicale des choses... Ce peut être la transparence du mal, mais aussi d'autres formes de transparence. Ce serait la même chose pour l'image : n'y aurait-il pas derrière notre monde habituel, commun, banal, en trois dimensions, une « infra-réalité », un autre

monde plus subtil, plus secret, qui serait celui de l'illusion et de son malin génie ?

*Un monde parallèle...*

Un univers parallèle, en effet. Mais, on peut espérer qu'il y ait des points de contacts, des points de surgissement et d'apparition. Je le pense, car si tel n'était pas le cas, la chose serait franchement désespérée...

*Ce qui fait brèche n'est pas une dimension supplémentaire. La photo n'ajoute au réel aucune dimension, qui serait révélatrice d'une profondeur insoupçonnée du monde, sa réelle transcendance : le halo de la sainteté, le spectre ou le fantôme (pourquoi pas des fées comme dans le film de Nick Willing Photographing fairies...) Au contraire, chez vous, la photo est une sorte de « fragmentarisation » radicale, une véritable mise à plat de l'image...*

Il y a l'intuition que ce monde-ci, le nôtre, à trois dimensions, n'est peut-être pas aussi réel qu'on le pense, et qu'il n'a peut-être pas besoin de la réalité pour exister. L'image, c'est la trahison du principe de réalité, elle révèle que ce principe n'est pas aussi assuré qu'on le croit...

*De nombreux témoignages ethnographiques soulignent la parfaite étrangeté, pour nombre de cultures, de la photographie supposée représentative. Il faut apprendre à déchiffrer l'espace tridimensionnel... Il suffit de se reporter aux remarques de Pierre Francastel sur l'invention de la perspective – un « espace système » – au Quattrocento.*

L'intérêt de l'image, à cet égard, est de jeter un doute absolu sur cette dimension du sens, cette troisième dimension qui est mentale et qui nous donne une illusion de réalité. J'ai lu un livre remarquable, *Flatland*, écrit en 1884 par Edwin A. Abbott, un écrivain américain. Il y écrit d'abord *Pointland*, un univers sans dimension qui se réduit à un point, donc à une singularité insaisissable

et inhabitable, mais qui se prend quand même pour Dieu. Puis *Lineland*, un monde à une dimension, purement linéaire, où le narrateur fait une incursion. Puis *Fladand* avec les deux dimensions d'un univers plat. Et enfin *Spaceland*, l'univers à trois dimensions que nous connaissons. Au-delà, les univers n'ont plus de nom, et on ne les visite pas encore...

Je me suis fait la remarque suivante : « L'espace a en principe trois dimensions, puis Einstein est venu en ajouter une quatrième, à savoir le temps. Mais le temps lui-même a trois dimensions : présent, passé, futur. La religion a ajouté l'éternité, mais Dieu lui-même a trois dimensions : le Père, le Fils et le Saint-Esprit... quelle serait alors la quatrième dimension de Dieu lui-même ? Le principe est que chaque dimension supplémentaire annule les autres, et la quatrième dimension – en l'occurrence, celle de l'image par rapport au monde réel – annulerait les conditions objectives de ce monde. Ce n'est pas très scientifique bien entendu, mais c'est une intuition que le livre de Abbott met remarquablement en évidence... Tout ce qui nous permet de donner une cause, une origine, une fin aux choses vient de ce que nous sommes dans les coordonnées d'un monde supposé « objectif ». Autant de postulats qui peuvent et qui doivent être remis en cause. L'image est une sorte de métaphore de cela, et c'est pourquoi la photo m'a passionné, je ne voyais plus très bien comment opérer dans l'ordre de la pensée théorique. Dans le champ analytique, quoi qu'on fasse, on est toujours dans l'ordre du discours, qui est un ordre familier, presque trop familier même, qui emporte le sens. Alors que l'image correspondait à une rupture plus étrange, à un point de fuite plus radical.

*Vous laissez entendre encore qu'il n'y a de transfert affectif possible sur la réalité que par un contre-transfert de l'image, et vous ajoutez qu'il faut que ce dernier soit résolu...*

C'est une proposition qui peut paraître aventureuse... Mais on peut aisément constater – j'en ai fait l'expérience lors d'un festival de photos reportage – l'indifférence des réactions à toutes les scènes sanglantes de meurtres, de catastrophes en tout genre... Il y a là un problème, car tout le monde vit dans l'illusion qu'il faut témoigner, pour qu'une prise de conscience s'opère... Pas du tout la sensibilité est complètement annulée par impact pornographique de l'image ! Il y a littéralement meurtre de l'image, un court-circuit par la signification qui fait que l'image même, cette espèce d'altérité radicale, n'existe plus en tant que telle. Quand elle existe, quand existe ce transfert sur l'image même, qui est un contre-transfert à la signification de l'image, alors disparaît, en quelque sorte en prime, quelque chose de ce qu'elle a voulu signifier...

*Comme la guérison qui, dans l'analyse, selon Lacan, adviendrait toujours de surcroît.*

Exactement, cela ne peut venir que de surcroît. On ne peut pas capter le sens frontalement, une image qui vous le propose ainsi n'est pas reçue. On est alors dans l'indifférence du sens. Pour que quelque chose comme une signification ou un message apparaisse, il faut que le médium, en l'occurrence l'image, existe d'une façon propre, spécifique, en lui-même ; alors, on aura peut-être droit à un sens. Sinon, on n'a droit à rien. Si on sacrifie l'image, le sens qu'on croyait faire passer ne passera pas.

Il y a là une forme de paradoxe que la plupart des photographes négligent. J'ai pu le constater à Perpignan : tous les problèmes d'ordre professionnel concernant le droit à l'image, tous ces conflits inextricables, venaient du fait qu'ils n'avaient même pas posé ce problème... Dans le mode de fonctionnement de la photographie, on retrouve des pratiques qui ressemblent un peu au complot de l'art : entre les agences photographiques et les commerciaux et le public

il y a une telle circularité du marché de l'information qu'il n'y a plus d'issue.

Le même problème se pose dans le langage lui-même. Si celui-ci n'existe pas en propre, s'il n'est pas pris dans sa matérialité, sa littéralité, et traité dans sa forme, tout ce qu'il veut nous suggérer, nous faire signifier, ne passe pas... C'est un problème très actuel, nous sommes dans cette catastrophe du sens, dans cette indifférenciation totale, liée à une surenchère exponentielle des messages. Il y a alors une sorte d'équation à somme nulle.

J'aime bien la photo parce qu'elle est fragment, la plus petite forme possible du tout. C'est un terrain très limité sans doute, mais, là au moins, on peut essayer de voir ce qu'il reste de la possibilité de l'image pure, au moins de son concept, et peut-être même d'un au-delà de l'image.

*Vos photos n'appellent aucun commentaire, on retrouverait sans cela une logique accumulative et évolutionniste. On pourrait dire de l'image photographique ce que Barthes disait du théâtre : il y a l'être-là de l'image, un point c'est tout, tout le reste est littérature...*

En effet, je parle de la photo en général ; de chaque photo particulière, il n'y a rien à dire, puisqu'elle est un lieu de disparition du sujet et du sens...

*Vous n'avez d'ailleurs consacré aucun volume à vos photos...*

Lorsque je dis que je ne suis pas photographe, c'est dans ce sens-là, parce que je vois bien que les photographes veulent être photographes, ils fabriquent un produit qui est la photographie. Alors que, pour moi, la photo est un médium, un support, certainement révélateur de quelque chose, mais qui reste en soi un objet impersonnel. Ce qui m'intéresse c'est l'objet, ce n'est pas le projet photographique...

*Ceux qui vous lisaient depuis vos premiers textes ne vous attendaient sûrement pas là ! On aurait pu penser que votre critique de la représentation inclurait la représentation photographique...*

En effet, il est exclu d'arriver à démontrer que l'image – au sens où je l'entends – n'est pas de l'ordre de la représentation. Si on arrive seulement à le faire pressentir, c'est déjà beaucoup... De la même manière que je me suis demandé si la pensée devait passer au-delà du sens et de la vérité, on peut se demander si l'image et la photo peuvent passer elles aussi au-delà de la représentation.

Ça, c'est l'hypothèse souveraine, l'hypothèse radicale. L'hypothèse la plus commune, c'est qu'elles soient toutes deux assignées au même destin – celui pour la pensée de saturer l'espace du discours, celui pour l'image de saturer l'espace du visuel.

*Votre activité de photographe doit-elle quelque chose à Roland Barthes, à son ouvrage consacré à la photographie, La Chambre claire ? Bien qu'il ne fût pas lui-même photographe, et c'est avec vous une différence qui n'est pas mince. En revanche, il dessinait, un peu à la Michaux... On peut penser à ce que disait Cocteau : « Le dessin, c'est de l'écriture nouée et dénouée autrement. »*

J'ai d'ailleurs un de ces dessins, et ce n'est pas très loin de Michaux, vous avez raison, je trouve cela très beau... Un ami de Barthes en a une très belle collection, qu'il avait exposée à Rio... Pour revenir à *La Chambre claire*, que j'aie lu avec admiration, le livre n'a pas eu d'influence photographique directe, puisqu'il est paru en 1979, peu avant sa mort, à une époque où je n'étais pas du tout intéressé ! Je suis venu à la photographie de façon beaucoup plus occasionnelle et fortuite, et seulement plus tard. Mais le texte de Barthes était là, c'est un contrepoint permanent – *contrapunctum* –, lui

qui nomme justement *punctum* le lieu absent au cœur de l'image qui fait toute sa force...

*Il y a aussi Walter Benjamin, dont nous avons déjà parlé, et sa célèbre Petite histoire de la photographie - qui vient de faire l'objet d'une excellente réédition<sup>[12]</sup>. On y trouve, par exemple, la référence à un article du Leipziger Anzeiger à la fin du siècle dernier, dans lequel un journaliste dénonçait la photographie comme étant un art diabolique venu de France, qui prétend fixer de fugitifs reflets, ce qui ne peut être qu'un projet blasphématoire...*

Ce qu'a écrit Benjamin sur la photo est essentiel... Je suis tombé sur lui au moment où je parlais des objets, des images, des signes, à travers son livre : *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Je ne connaissais pas encore ses écrits sur l'histoire, que j'ai lus plus tard... Tout ce qu'il a écrit me semble d'une grande lucidité ! Il a remarquablement remis en question la dimension de l'original, pas d'une manière triviale, à travers la technique certes, mais plus encore à travers la métaphysique qui lui est sous-jacente. Je pense en particulier à ce qu'il dit de l'aura, comme étant « l'apparition unique d'un lointain, aussi proche soit-il ».

Il a aussi remis en question le concept d'histoire, c'était un pionnier à son époque... Et puis, il a une langue dense et poétique. Mais il n'a jamais été une référence aussi proche que Barthes, par exemple...

*Benjamin a écrit des textes très forts sur la photo... Il dit par exemple que la photo « renverse le caractère fondamental de l'art »...*

Elle met fin à son caractère transcendant... Mais il est très ambigu sur cette question, et j'aime cela aussi. C'est son côté moderne, actuel, au sens où il ne fait pas de la philosophie intemporelle, il est toujours fasciné et en même temps révolté par ce qu'il décrit. L'objet est toujours duel. Ce n'est pas l'objet que l'on a isolé pour le

maîtriser dans l'analyse, on a plutôt l'impression que l'objet se débat sous son écriture, il est attiré, il le repousse... Il est fasciné par le monde photographique, comme par la modernité, que ce soient les passages de Paris ou la ville. Il a touché à peu près à tout. Trouvant là le secret d'une réversibilité de l'écriture, entre ce qu'elle dit et la façon dont elle le dit ; le secret d'une réversibilité de l'histoire, qui n'est pas linéaire, elle ne va pas dans un sens. Peu de temps après la découverte de la relativité, il est peut-être le premier à l'avoir traduit dans la pensée. Dans les idées, je ne sais pas, dans les faits non plus, mais dans la pensée... Benjamin, c'est une pensée ! Il y aurait une différence à faire entre philosophe, idéologue et penseur, même si ce dernier terme est un peu trop grave. La pensée, c'est autre chose, c'est une vision complètement inachevée...

*La Pensée qui ne serait pas habitée par l'ambition d'une clôture...*

Au contraire, tout fait brèche dans la pensée. Pour la photographie, il s'est passé beaucoup de choses depuis, mais, au fond, on n'a encore jamais résolu ce qu'il en est de l'image dans un monde où la répétition, la série, le visuel s'emparent des choses. C'est l'irruption de la démocratie du regard dans un monde où tout n'était pas sensible, où tout ne méritait pas d'être vu. La plupart des choses n'accédaient pas au domaine sensible... Or, tout d'un coup, tout y accède, et c'est une véritable révolution. Benjamin le prend pour tel, d'ailleurs. Mais hélas, les révolutions ne sont pas ce qu'on imagine, ou elles ne sont plus ce qu'elles étaient. Il a tout de même donné à la culture une dimension non pas élitiste, plutôt qualitative, incomparable, singulière, qui ne doit pas être sacrifiée...

*Une conception aristocratique de la culture...*

C'est le mot, aristocratique ! Tout en étant hypersensible à tout ce qui se passe autour de lui. Il est, en cela, dans le domaine de la culture, un peu l'héritier de Tocqueville. Son statut d'exilé, de juif peut-être, lui

donne en plus cette dimension tragique par rapport à sa propre culture. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, la culture n'étant plus conçue que comme un medium consensuel, un grand moyen d'intégration. Il fut, en ce sens, un des grands hommes de culture, sans que cela prenne les allures d'un système philosophique. D'ailleurs, beaucoup de ses textes ressemblent à des fragments, au mieux ce sont des essais, toujours très brefs... C'est ce qui, dans un deuxième temps, m'a le plus attiré chez lui : la forme que prend sa pensée : elliptique, instantanée, au sens photographique du terme, à l'image d'un monde qui a définitivement perdu sa cohésion, son *aura*... Est-ce qu'il faut, comme l'ange, avancer en reculant ?

L'œuvre de Benjamin est à la fois empreinte d'une mélancolie profonde – ce qui est une qualité – et d'un aventurisme intellectuel très remarquable. Il s'agit d'une conjonction exceptionnelle.

*Il faudrait citer encore – parmi les nombreux essais consacrés à la photographie – ceux très remarquables de Susan Sontag, Sur la photographie, en particulier.*

Susan Sontag, en effet, que j'ai lue avec beaucoup d'intérêt, ou Wilhem Flusser, qui se place davantage au niveau de l'objet technique... Il y a ainsi quelques livres marquants, parfois même un peu fous comme *La Photographie et le néant*, écrit par un universitaire de Louvain, une sorte de bric-à-brac extraordinaire, où il est question de Benjamin, de Barthes, de Deleuze... une gamme de très bonnes citations, mais aussi un parti pris total, la photo comme dénégation absolue du réel, comme fuite éperdue. C'est en effet une des dimensions de la photographie, elle est une dénégation idéale du réel, à la fois de la représentation et du réel, et donc d'une certaine façon un meurtre symbolique. Un meurtre symbolique qui passe par un objet technique... Il y a aussi meurtre de l'image, au sens où elle est exploitée à toutes les fins parasites, mais cette violence faite à

l'image n'est-elle pas une contrepartie du meurtre symbolique que perpétue l'image elle-même sur le réel ?

*Il y a un meurtre avec une arme, qui est un peu le couteau sans manche et sans lame de Lichtenberg, l'appareil-photo sans manche, ni lame...*

C'est ce qui arrive dans la fable de l'homme invisible : s'il touche un objet visible, il le rend invisible. C'est vrai de la pensée, qui a elle-même un manche et une lame. Ou plutôt : la pensée doit être cette lame invisible, insaisissable qui se retourne contre le manche (le monde, le pouvoir ?) lui-même inexistant et insaisissable.

J'avais imaginé que la phase ultime de la photographie – qui n'a jamais été pour moi une fin en soi, seulement un cheminement – pourrait être, comme pour l'écriture d'ailleurs, le silence définitif.

*Voilà qui enchanterait ceux qui tiennent absolument à votre côté zen !*

Rien à voir. Le stade ultime serait de parcourir tout un pays sans appareil, ni le moindre remords des images perdues. Bref, de passer au-delà de la photographie et de voir les choses comme si elles étaient passées elles-mêmes au-delà de l'image – comme si vous les aviez déjà photographiées dans une vie antérieure. Peut-être d'ailleurs sommes-nous déjà passés par le stade de l'image comme par un stade animal, dont le stade du miroir n'est qu'une pâle réverbération dans notre vie individuelle. Certes, on n'est pas obligé d'en arriver là, mais enfin je tiens à cette idée qu'à un moment donné une activité symbolique, l'écriture ou la photographie, peut être passée dans les faits, passée dans le monde tel qu'il est, et que ça n'a donc plus lieu d'exister... Mais il faut atteindre une sagesse que je n'ai pas ! C'est très tentant, tout de même, que ce soit à la manière rimbaldienne qui consiste à dire : j'ai montré ce que je sais faire, je vous salue, c'est fini ! Ce fut une tentation pour toute une génération... Soit alors une forme plus

proche de la disparition, un art de la disparition, qui ne serait pas ressentiment, mais acceptation du monde tel qu'il est, en essayant dès lors d'écarter tout ce qui viendrait troubler le jeu des apparences, cet espace si rare et si précieux des apparences. Mais, et c'est peut-être une chance, on est dans un monde trop tumultueux pour que cela soit. C'est un parti pris trop abstrait, je crois qu'il faut être dans le jeu tout en étant hors-jeu !

\*

*Vous avez consacré dans « L'Échange impossible », un chapitre à la photographie comme « écriture de la lumière », selon l'étymologie grecque du mot : photôgraphêin. En quoi cela éclaire-t-il votre pratique de la photographie ?*

Le terme écriture est ici métaphorique, il faudrait parler de graphisme. Lorsque le mot a été inventé au siècle dernier, il avait ce sens-là.

*Vous résumez cela par un aphorisme : « Les objets ne sont que prétexte à la lumière, s'il n'y avait pas d'objet, la circulation de la lumière serait sans fin, et nous n'y serions même pas sensibles. S'il n'y avait pas de sujet, la circulation de la pensée serait infinie et il n'y en aurait même pas d'écho dans la conscience. Le sujet est ce sur quoi s'arrête la pensée dans sa circulation infinie, ce sur quoi elle se réfléchit, et l'objet est ce sur quoi s'arrête la lumière, ce qui la réfléchit. Donc, la photographie est réécriture automatique de la lumière. »*

Au fond, ce n'est pas nous qui saisissons une partie du monde, nous sommes seulement l'obstacle sur lequel s'arrête la lumière. C'est toujours l'idée qu'il y a une pensée qui est indépendante du sujet : nous pensons le monde, mais le monde nous pense. Rien de mystique en cette affaire, il y a un gigantesque processus, et nous ne devons pas prétendre – nous qui en sommes une étincelle, un fragment – l'avoir mis au monde. La pensée comme la lumière ne sont qu'une phase de ce processus.

Dans le cosmos, il y a deux grandes mutations : celle où il se divise de telle façon que la lumière apparaît, que le monde devient visible à lui-même, ce qu'il n'était pas auparavant. La pensée est l'autre grande mutation, par laquelle l'espèce et le monde deviennent sinon intelligibles, du moins réflexifs à eux-mêmes.

Nous n'en sommes que des fragments, mais nous avons en même temps un rôle essentiel, celui d'être là, de faire un arrêt sur lumière, un arrêt sur pensée. Nous sommes le pivot, le *punctum*, ce qui nous donne un rôle déterminant. J'en reviens à la proposition dont je suis parti lorsque je travaillais sur l'objet : c'est le monde qui nous pense, c'est l'objet qui nous pense... Une sorte de réversion qui traduirait la réversibilité en des termes malheureusement toujours alternatifs, parce que le discours nous force à le dire ainsi. Il faudrait pouvoir exprimer cette forme réversible dans une même figure, selon une sorte de transfert poétique de situation.

*Mais pas la lumière « apollinienne », comme clarté, comme transparence, celle qui accompagne métaphoriquement toute la pensée occidentale, dès lors qu'elle prétend à la connaissance adéquate de son objet... Non plus que le soleil de Bataille, réservoir inépuisable d'énergie... Ce serait, au contraire, une lumière qui jette de l'ombre... « Mais rendre la lumière, suppose d'ombre une morne moitié », comme le dit Valéry.*

Bien entendu. Ce n'est pas le « lumineux » apollinien. Ce n'est pas non plus le soleil de Bataille, l'énergie sans contrepartie, car il y a là un jeu de contrepartie. Si nous n'étions pas là, il n'y aurait pas de devenir de la lumière, ni de la pensée. C'est grâce à nous que cela devient, mais le flux de base, l'énergie de base, vient d'ailleurs...

*La lumière qui vient d'ailleurs... Attention, on va croire que vous avez été illuminé !*

Il n'y a pas exactement une source, il n'empêche que la lumière procède d'une fracture dans l'ordre cosmique. Au départ, elle n'est pas là. Cette fracture qui a créé quelque chose comme la matière et l'antimatière. Cette antimatière exilée dans l'espace cosmique par la discrimination de la matière ne cesse pas pour autant d'exister, elle est cette espèce de continent noir, qui rayonne sans doute lui aussi. Un rayonnement d'antimatière auquel nous serions exposés et qui ferait de nous des corps noirs. Espérons-le ! Nous ne sommes pas que les instruments de la lumière !

Concernant l'art contemporain – c'est peut-être ce qui le rend inutile, saugrenu et sans intérêt à mes yeux – il me semble que la lumière a cessé d'y apparaître. Il y a des sources lumineuses, mais il n'y a plus de lumière, sauf chez quelques-uns comme Hopper ou Bacon. Pour une bonne partie de la photographie, c'est la même chose. Que reste-t-il de lumière dans un monde d'électricité ? Mais le contraste entre les deux lui-même est fascinant. Ainsi, j'ai été très sensible à l'opposition magique qu'il y a entre le monde de lumière artificielle de Las Vegas, celui du jeu, dans les catacombes violemment éclairées des casinos, et la lumière solaire du désert environnant.

## 9. Fragments fragments

*« Celui qui n'a plus d'ombre n'est plus que l'ombre de lui-même. »*

*N'est-on pas toujours en quelque façon fidèle à sa jeunesse ? À quelle pensée ou geste matinal êtes-vous demeuré fidèle ?*

Sans doute à l'idée de rupture, de rupture violente, rimbaldienne si l'on veut, suite à une assimilation forcée, très rapide, au cours des années d'adolescence, une forme frénétique de mémoire, et tout cela a atteint une masse critique. Cette rupture se doublera d'une rupture intellectuelle et sociale. C'est de là, me semble-t-il, que tout est parti. Au fond, cela n'a jamais changé, sauf que j'ai mis un terme à la dimension accumulative, où alors elle est devenue souterraine, beaucoup plus silencieuse, et donc moins efficace. Faut-il chercher dans une biographie les raisons profondes de cette rupture ? Peut-être... J'ai peur de faire de la sociologie, mais il est vrai qu'il y a eu la rupture avec la famille, avec les parents d'origine paysanne, avec un milieu très largement inculte, pour être propulsé – par je ne sais quel obscur fantasme de mes parents eux-mêmes, je n'en sais rien – dans une dimension plus cultivée... Mais à cette inculture primitive, je suis toujours resté profondément fidèle. La culture, c'est en prime, c'est quelque chose qu'on doit pouvoir rejeter, liquider, s'en passer. Autre chose est en jeu.

*« Que celui qui parle de lui ne dise jamais tout le vrai, qu'il le garde en secret et n'en livre que des fragments. »*  
Cette règle de fragmentarisation scrupuleuse par

délicatesse joue aussi bien dans l'univers théorique et conceptuel que dans le monde réel. Il ne faut en livrer que des fragments et tenir le reste secret. Tel est le principe de « délicatesse scrupuleuse » selon Kierkegaard – auquel j'ajouterais volontiers celui de délicatesse sans scrupules, de discrétion sans scrupules.

\*

## LE BONHEUR EST LA SOLUTION LA PLUS FACILE

Tout comme la liberté s'impose comme la solution la plus facile au problème du sujet et de son destin, ainsi le bonheur s'est imposé comme la solution la plus facile au problème du mal. Ou plutôt c'est le malheur, plus facile encore à gérer que le bonheur, qui est la solution au problème du mal.

Tout comme la liberté finit dans la libération intégrale, et, en abréaction à celle-ci, dans une nouvelle servitude, ainsi l'idéal inacceptable du bonheur intégral débouche sur toute une culture du malheur, du victimal, de la récrimination, du repentir, de la dénonciation et de la compassion misérabiliste.

On continue de se défausser de toutes les façons de la liberté comme du bonheur, tout en en professant le discours – on continue de rêver du bonheur parfait tout en pressentant l'ennui virtuel du paradis. Mais sans attendre le paradis, c'est dès maintenant que nous sommes affrontés, sous forme d'une culture technique achevée, aux conditions idéales de vie, et c'est par hypersensibilité à ces conditions finales que, dès maintenant, nous abrégissons violemment ou obscurément, et penchons vers le malheur comme vers la solution la plus durable – une sorte de formule de croisière, de ligne de fuite devant le complot terroriste du bonheur.

Nous ne nous rapprochons pas pour autant du mal ni de l'essence du mal. Au contraire, c'est le malheur qui s'oppose le plus distinctement au mal et au principe du mal, dont il est la dénégation (stratégie fatale ?)

« Car on sait ce qu'il en est de l'enfer et de ceux qui y brûlent, puisque l'enfer, c'est de ne jamais pouvoir faire que le mal – mais qu'en est-il de ceux, qui au paradis n'auront plus aucune idée du Mal ? Dieu seul sait ce qui les attend ».

## L'INSUPPORTABILITÉ DU MAL

« *Bis Gottes Fehl hilft* », dit Hölderlin – « Jusqu'à ce que l'absence de Dieu nous vienne en aide ». La mort de Dieu est une chance, en effet. C'est la fin de la transcendance, c'est la délivrance de toute responsabilité vis-à-vis d'un autre monde. Désormais, le monde est là, immanent, il y a une évidence totale du monde – et cette évidence est insupportable... C'est proprement le mal, et il n'y a plus de rédemption possible. Ou plutôt, la rédemption change de sens : ce n'est plus celle de l'homme et de son péché, c'est celle de la mort de Dieu. Il faut racheter cette mort (comme dans tous les cas d'échec de la prophétie – Mühlmann) par un effort compulsif de transformation du monde en vue du bonheur. Il faut assurer son salut à tout prix, en réalisant le monde, et en nous réalisant nous-mêmes intégralement (par où on rejoint le problème de la réalité intégrale). Dès lors le Bien et le Mal, qui étaient encore des puissances adverses, mais liées l'une à l'autre dans la tension vers la transcendance, seront dissociées en vue d'un accomplissement optimal, d'une réalisation définitive du monde sous le signe du Bien et du Bonheur. En fait, ceci n'a plus qu'un lointain rapport avec l'essence morale du Bien, puisque le Mal en est chassé. Ce Bien là n'a plus rien de moral, puisqu'il s'épuise dans la performance du bonheur. L'idéal de la performance a pris le relais du dépassement moral – nouvelle transcendance séculière qui parachève celle décrite par Max Weber dans *L'Esprit du Capitalisme*, de transformer le monde en valeur pour la plus grande gloire de Dieu. Ici il s'agit de rendre le monde transparent et opérationnel sans autre objectif que d'en extirper toute illusion et toute puissance mauvaise, tout le Mal et le principe du Mal. C'est ainsi que, sous

l'hégémonie du Bien, tout va simultanément de mieux en mieux et de pire en pire. Car cette dissociation du Bien et du Mal mène simultanément et par le même mouvement, au Bien intégral et au Mal intégral.

## DE LA NÉCESSITÉ DU MAL ET DE L'ENFER

Aujourd'hui il n'y a plus de damnation irrévocable. Il n'y a plus d'enfer. On peut admettre que nous soyons encore dans le concept bâtard de Purgatoire, mais virtuellement tout tombe sous le coup de la rédemption. D'une telle évangélisation relèvent évidemment tous les signes manifestes et publicitaires du bien-être et de l'accomplissement que nous offre une civilisation paradisiaque soumise au Onzième Commandement (« Sois heureux et donne tous les signes du bonheur ! ») – celui qui efface tous les autres. Mais on peut lire aussi cette exigence de salut et de rachat universel dans le procès fait non seulement à toutes les violences et toutes les injustices actuelles, mais aussi rétrospectivement à tous les crimes et les événements contradictoires du passé... Le procès de la Révolution, le procès de l'esclavage, le procès du péché originel comme des femmes battues, de la couche d'ozone comme du harcèlement sexuel – bref, nous sommes en plein dans l'instruction du Jugement Dernier, à dénoncer, puis à absoudre et à blanchir toute notre histoire, à exterminer le Mal jusque dans les interstices, afin d'offrir l'image d'un univers radieux, prêt à passer dans l'autre monde. Entreprise gigantesque, inhumaine, surhumaine, trop humaine ? Comme dit Stanislaw Lec : « Nous avons sans doute de l'homme une vue trop anthropomorphique. » Et pourquoi alimenter cette éternelle usine à repentir, cette réaction en chaîne de la mauvaise conscience ? Parce que tout doit être sauvé. Nous en sommes là aujourd'hui – tout sera racheté, tout le passé réhabilité, poli jusqu'à la transparence – quant à l'avenir, c'est

mieux et pire encore : tout sera génétiquement modifié pour atteindre à la perfection biologique et à la perfection démocratique de l'espèce. Le salut qui se définissait par l'équivalence du mérite et de la grâce se définira, une fois vidé l'abcès de fixation du mal et de l'enfer, par l'équivalence du gène et de la performance.

À vrai dire, à partir du moment où le bonheur devient le pur et simple équivalent général du salut, le ciel lui-même n'a plus lieu d'être. Pas de ciel sans enfer, pas de lumière sans la nuit. Il ne peut y avoir de sauvés s'il n'y a pas de damnés (par définition, mais aussi par intuition : quelle serait la jouissance des élus, hors la contemplation de Dieu, sinon dans le spectacle des damnés et de leur supplice ?). Et, à partir du moment où tout le monde est virtuellement sauvé, personne ne l'est plus – le salut n'a plus de sens. C'est le destin promis à notre entreprise démocratique : elle est pourrie dans l'œuf par l'oubli de la discrimination nécessaire, par l'omission du mal. Donc il faut une présence irrévocable du Mal, un Mal sans rédemption possible, une discrimination sans appel, une dualité perpétuelle du Ciel et de l'Enfer, et même en quelque sorte une prédestination du Mal, car nul destin ne va sans quelque prédestination. Il n'y a rien là d'immoral. Selon la règle du jeu, il n'y a rien d'immoral à ce que certains perdent et que d'autres gagnent, ni même à ce que tous perdent. Ce qui serait immoral, c'est que tous gagnent – or c'est là l'idéal contemporain de notre démocratie : que tous soient sauvés. Et ceci n'est possible qu'au prix d'une surenchère perpétuelle, d'une inflation et d'une spéculation sans fin. Puisqu'au fond, le bonheur n'est pas fait tellement d'un rapport idéal au monde que d'une rivalité et d'une relation victorieuse aux autres. Et ceci est bien : cela veut dire que l'hégémonie du Bien, de l'état de grâce individuel sera toujours mise en échec par quelque défi ou quelque passion, et que n'importe quel bonheur, n'importe quel stade extatique peut être sacrifié à quelque chose de plus vital, qui peut être de l'ordre de la volonté selon Schopenhauer, ou de la

puissance, ou de la volonté de puissance selon Nietzsche, mais qui, de toute façon relève du Mal, dont il n'est pas de définition, mais qui peut se résumer ainsi : ce qui, contre toute destination heureuse, a prédestination à s'accomplir.

Cet impératif de performance maximale, de réalisation idéale porte donc certainement en lui, derrière son exaltation euphorique, le mal et le malheur, sous forme d'un désaveu profond de cette si belle perspective, sous forme d'une désillusion secrète anticipée. Peut-être même n'est-ce encore qu'une forme collective de sacrifice, sacrifice humain, mais désincarné et distillé à doses homéopathiques.

Partout où les humains sont condamnés à une liberté totale ou à un accomplissement idéal s'infiltré cette subversion, cette abréaction automatique à leur propre bien et à leur propre bonheur. Sommés de tirer d'eux-mêmes le maximum d'efficacité et de jouissance, ils restent désunis et leur existence est dissociée. Dans ce monde étrange où tout est virtuellement disponible (le corps, le sexe, l'espace, l'argent, le plaisir) à prendre ou à rejeter en bloc, tout est là, rien n'a disparu physiquement, mais tout a disparu métaphysiquement. « Comme par enchantement », dirait-on, sinon que c'est plutôt par désenchantement. Les individus, tels qu'ils sont, deviennent exactement ce qu'ils sont. Sans transcendance et sans image, ils exercent leur vie comme une fonction inutile au regard d'un autre monde, irrelevante même à leur propre regard. Ce qu'ils font, ils le font d'autant mieux qu'il n'y a pas d'éventualité différente. Nulle instance, nulle essence, nulle substance personnelle digne d'une expression singulière. Ils ont sacrifié leur vie à leur existence fonctionnelle. Ils collent à l'exact calcul numérique de leur vie et de leur performance. Existence réalisée donc, mais simultanément niée, contrariée, désavouée. Aboutissement de tout un contre-transfert négatif.

Parallèlement, cet impératif de performance maximale entre en contradiction interne avec la loi morale démocratique qui commande de remettre perpétuellement tout le monde à égalité et toutes choses à zéro, sous couleur de démocratie et d'un partage égal des chances et des bénéfices. Dans l'optique du salut pour tous et d'une rédemption universelle, nul n'a le droit de se distinguer, nul n'a le droit de séduire. Pour que justice soit faite, il faut que disparaisse tout privilège, chacun est sommé de se dépouiller volontairement de toute qualité spécifique, sommé de redevenir une particule élémentaire – le bonheur collectif à base de nivellement, de repentir, aboutissant à l'avènement du plus petit commun dénominateur et des banalités de base. C'est comme un potlatch à l'envers, où chacun surenchérit dans le minimal et le victimal, tout en cultivant avec acharnement sa moindre différence et en bricolant ses identités multiples.

Repentir et récrimination, c'est le même mouvement : la récrimination, c'est revenir sur le crime pour en corriger la trajectoire et les effets. C'est ce que nous faisons en revenant sur toute notre histoire, sur l'histoire criminelle de l'espèce humaine pour faire dès maintenant pénitence dans l'attente du Jugement Dernier. Car Dieu est mort, mais son jugement demeure. D'où l'immense syndrome de résipiscence, de réécriture (historique, en attendant la future réécriture génétique et biologique de l'espèce) qui s'est emparée de cette fin de siècle, toujours dans l'optique de mériter le salut et d'offrir, dans la perspective de l'échéance finale, l'image d'une victime idéale. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un procès réel ni d'un repentir véritable. Il s'agit de jouir pleinement du spectacle de son propre malheur.

*« L'humanité, qui jadis avec Homère, avait été objet de contemplation pour les dieux olympiens, l'est maintenant devenue pour elle-même. Son aliénation d'elle-même par elle-même a atteint ce degré qui lui fait*

*vivre sa propre destruction comme une sensation esthétique de tout premier ordre.* » Walter Benjamin

Dernier épisode en date de ce révisionnisme déchirant – ravalement non seulement de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, mais de tous les événements violents des siècles passés, pour les soumettre à la nouvelle juridiction des droits de l'Homme et du crime contre l'humanité (comme par ailleurs toute action est aujourd'hui soumise à la juridiction du harcèlement sexuel, moral ou politique). Dans le même mouvement par lequel on inscrit toutes les œuvres (y compris le génome humain) au patrimoine mondial, on inscrit tout dans le registre de crime contre l'humanité.

Dernier épisode donc de ce délire révisionniste : la proposition de condamner l'esclavage et la traite des Noirs comme crime contre l'humanité. Proposition absurde de rectification du passé en fonction de notre prise de conscience humanitaire occidentale, c'est-à-dire encore une fois selon nos critères à nous, dans la plus pure tradition du colonialisme : l'impérialisme du repentir, c'est le comble ! L'idée est en effet de permettre « aux populations concernées », grâce à cette dénonciation officielle, de dépasser cette tragédie et, une fois rétablies dans leur droit, une fois reconnues et célébrées comme victimes, de faire leur travail de deuil et de tourner cette page d'histoire, afin d'entrer à part entière dans la voie de l'histoire moderne. Une sorte de psychanalyse réussie donc. Peut-être même les Africains pourront-ils traduire cette reconnaissance morale en dommages-intérêts, selon la même équivalence monstrueuse dont on a fait bénéficier les survivants de la Shoah. Dès lors nous n'en finirons plus de rembourser, de racheter, de réhabiliter et nous n'aurons fait qu'ajouter à l'exploitation sauvage l'absolution hypocrite du travail de deuil, nous n'aurons fait que transformer, par la compassion, le mal en malheur.

Du point de vue de notre humanisme recyclé, toute l'histoire n'est que crime – et d'ailleurs, sans tous ces crimes, il n'y aurait tout simplement pas d'histoire : « Si on supprimait le mal en l'homme, dit Montaigne, on détruirait les conditions fondamentales de la vie. » Mais à ce titre, Caïn tuant Abel, c'est déjà un crime contre l'humanité, presque un génocide (ils ne sont que deux !) et le péché originel, n'est-ce pas déjà un crime contre l'humanité ? Tout cela est absurde, tout ce maquillage humanitaire et rétrospectif est absurde. Et tout vient de cette confusion entre le mal et le malheur. Le mal, c'est le monde tel qu'il est et tel qu'il a été, et on peut en avoir la considération lucide. Le malheur, c'est le monde tel qu'il n'aurait jamais dû être – mais au nom de quoi ? au nom de ce qui devrait être, au nom de Dieu, ou d'un idéal transcendant, d'un Bien qu'on serait bien en mal de définir. On peut avoir du crime une vision criminelle – et ça, c'est le tragique – ou bien on peut en avoir une vision récriminatrice – et ça, c'est l'humanitaire, c'est la vision pathétique et sentimentale, celle qui demande constamment réparation. C'est tout le ressentiment venu du fond d'une généalogie de la morale, et qui demande en nous réparation de notre propre vie.

Cette compassion rétrospective, cette conversion du mal en malheur est la plus belle industrie du XX<sup>e</sup> siècle. D'abord comme opération mentale de chantage, dont nous sommes tous victimes, jusque dans nos actions, dont nous ne pouvons plus espérer que le moindre mal (profil bas, faites tout en sorte que n'importe qui d'autre aurait pu le faire – décriminalisez votre existence !). Puis comme opération fructueuse et plus-value gigantesque, car le malheur (sous toutes ses formes, de la souffrance à l'insécurité, de l'oppression à la dépression) constitue un capital symbolique dont l'exploitation, plus encore que celle du bonheur, est d'une rentabilité économique inépuisable – c'est une mine, comme on dit, et le minerai en est inépuisable, parce que le gisement est en chacun de nous. Le malheur se négocie au plus haut, alors que le

mal, lui, n'est pas négociable. L'échange en est impossible.

Transcrire le mal en malheur, puis transcrire le malheur en valeur marchande, ou spectaculaire – le plus souvent avec la complicité ou l'assentiment de la victime elle-même. Mais la complicité de la victime avec son propre malheur fait partie de l'essence ironique du Mal. C'est ce qui fait que personne ne veut son propre bien, et que rien n'est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

## Quatrième de couverture

« *La graisse, ce n'est ni de l'âme, ni du corps, ni de la chair, ni de l'esprit, c'est ce que fabrique le corps fatigué !* » Ainsi parle Lichtenberg. On pourrait en dire autant de la pensée : la pensée grasse, c'est ce que fabrique l'esprit fatigué, il continue de produire, mais il produit du gras !

Une œuvre peut s'élaborer par accumulation ou par épurement. Il y a ceux qui construisent des systèmes par ajouts successifs, et ceux qui épurent jusqu'au fragmentaire... Ce sont encore deux formes d'écriture : celle qui agglomère et élabore des ensembles par complexité croissante et celle qui au contraire disperse, attentive aux détails. Le travail de Jean Baudrillard porte aujourd'hui sur le détail, le fragmentaire, dans l'écriture avec l'aphorisme ou dans la photographie.

Le détail qui n'est pas le déchet : dans le détail, chaque chose est parfaite... Ainsi la photo : pris dans son ensemble le monde est bien décevant, mais chaque détail du monde pris dans sa singularité est parfait ; il n'y a pas à chercher à le parfaire, puisqu'il l'est déjà ! S'attacher au détail, c'est aussi contester l'idée que toute chose s'accomplirait dans son évolution : la fleur est parfaite, le fruit aussi, mais il ne l'est pas plus que la fleur, sous le prétexte qu'il en réaliserait les potentialités...

Penseur iconoclaste de renommée mondiale, Jean Baudrillard a publié de nombreux ouvrages dont *La Pensée radicale* (2001), *Cool memories* (4 volumes parus entre 1995 et 2000), *L'Échange impossible* (1999) ou encore *La Société de consommation* (1986). François L'Yvonnet est philosophe et journaliste.

---

[1] De son premier livre, *La Philosophie tragique*, paru en 1960 – il n’a que vingt ans –, au dernier en date, *Loin de moi* (1999), Clément Rosset n’a cessé de tenir au feu un seul fer, si l’on peut dire, celui d’une philosophie essentiellement joyeuse, approbatrice inconditionnelle et totale de la vie.

[2] In *Conférences*, Paris, Gallimard, 1985.

[3] Du grec *akédia*, qui signifie l’indifférence, l’insouciance, mais aussi, la torpeur et la fatigue. Transposé en latin, puis en français, ce terme désignera dans le vocabulaire monastique la lassitude spirituelle.

[4] Repris in *Le ludique et le policier*, et autres textes parus dans *Utopie* (1967/1968), Sens et Tonka, Paris, 2001.

[5] *Le Pèlerin chérubinique*, I, 289.

[6] « Nationalisations, peine de mort, école libre... Vieilles lunes d’une vieille gauche, qui a longtemps ramé dans l’échec et s’est couverte comme une baleine de toutes les algues des vieilles traversées », *Le Monde*, 21 septembre 1983.

[7] Roland BARTHES, *Leçon*, Paris, Le Seuil, 1978.

[8] Cf. Denis Hollier, *Le Collège de sociologie*, Paris, Gallimard, 1979.

[9] *La Souffrance*, Paris, Gallimard, 1987.

[10] « À l’ombre du millénaire ou le suspense de l’an 2000 », in *D’un millénaire à l’autre*, Paris, Albin Michel, 2000.

[11] Publiée une première fois dans la revue *Dieu vivant* (4<sup>e</sup> cahier, 1945), reprise in Georges BATAILLE, *Œuvres complètes VI*, Paris, Gallimard, 1973. Marcel Moré, polygraphe « non conformiste des années », tenait une manière de salon, quai de la Mégisserie à Paris. C’est là en ses

appartements, qu'eut lieu en mars 1944, la « Discussion sur le péché », une dispute théologico-philosophique qui tournait autour des XIV thèses fondamentales de Georges Bataille, touchant « le bien et le mal dans leur rapport à l'être ou les êtres », et de leur contestation par le jésuite, et futur cardinal, Jean Daniélou. Une discussion assez vive s'en suivit entre des esprits aussi différents que : Pierre Klossowski, Louis Massignon, Maurice de Gandillac, Arthur Adamov, Jean Hyppolite, Pierre Burgelin ou Jean-Paul Sartre...

**[12]** Walter BENJAMIN, *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, Folio essais, 2000.